



LE

SECRET DU SOLDAT

DRAME-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR

MM. MICHEL MASSON, MAURICE ALHOY ET VALORY,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Folies-Dramatiques,
le 18 juillet 1840.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

DE LAVAUPIÈRE.....	M. HEUZEY.
HORTENSE, sa belle-fille.....	M ^{lle} PAULINE AMANT.
JOACHIM VÉSINET, ex-pharmacien des armées.....	M. ARMAND VILLOT.
LAMBERT, brigadier dans les Guides de la garde.....	M. DUMOULIN.
JULIEN, son fils d'adoption.....	M. CACHARDY.
PIERRETTE, nièce de Lambert.....	M ^{lle} LISE.
UN JARDINIER.....	M. CHARLES.
UN DOMESTIQUE.....	M. DESQUELS.
GARDE-CHASSES, DOMESTIQUES.	
VILLAGEOIS DES DEUX SEXES.	

L'ACTION SE PASSE :

Au premier acte, — dans le parc du château de M. de Lavaupière.

Au deuxième acte, — dans un appartement du château.

Au troisième acte, — à la chapelle du Saule, près de la ferme du frère de Lambert.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une partie du parc de la propriété de M. de Lavaupière. — Ça et là des orangers et des arbustes en fleurs; à droite un pavillon auquel on arrive par plusieurs degrés; auprès de ce pavillon, quelques chaises de jardin.

SCÈNE I.

LE JARDINIER, PIERRETTE, portant deux boîtes de lait.

LE JARDINIER, apercevant Pierrette qui est entrée dans le parc et se dirige vers le château.

Ah! c'est vous, mademoiselle Pierrette?

PIERRETTE.

Oui, jardinier, c'est moi... Tout à l'heure, en sortant de not' ferme, j'ai vu mam'selle Hortense près de la chapelle du Saule; elle m'a dit qu'il fallait du lait pour le souper de son beau-père, M. de Lavaupière, et je l'apporte.

LE JARDINIER.

Et tout le monde se porte bien à la ferme?

PIERRETTE.

Mais oui; merci, jardinier. Par exemple, y a mon oncle Lambert, le vieux troupiier, qui ne s'amuse pas beaucoup depuis un an qu'il est cheux nous à rien faire; mais son fils, mon cousin Julien, me fait l'effet, depuis quequ' temps, de prendre assez bien son parti... Ah! voici M. Vésinet, not' riche voisin... En v'là un particulier cocasse!

(Vésinet entre par la gauche, il est en costume de chasseur, la gibecière en sautoir; mais au lieu de fusil, il porte une canne.)

SCÈNE II.

LE JARDINIER, VÉSINET, PIERRETTE.

PIERRETTE.

Bonjour, monsieur Vésinet.

VÉSINET.

Eh! c'est la petite Pierrette, la fille du fermier Giroux. (Au jardinier.) Mon garçon, va prévenir M. de Lavaupière de mon arrivée; il m'a invité à aller chasser avec lui cette après-dîner, et un ex-pharmacien de l'Empire n'aime pas à attendre.

LE JARDINIER.

J'y cours, monsieur.

(Il sort par le fond, à droite.)

PIERRETTE, à part.

Au fait, c'est vrai, on dit que c'est lui qui tâ-tait le poulx aux chevaux de la grande armée. (Haut.) Ah ça! est-ce que vous allez à la chasse avec votre canne?

VÉSINET.

Pourquoi pas? ma canne ne me quitte jamais... j'aime beaucoup sa société.

PIERRETTE.

C'est vrai, elle ne vous quitte pas plus que votre nez... et ça fait quelquefois joliment rire mam'selle Hortense...

VÉSINET, à part.

Cette jeune fille ne laisse échapper aucune occasion de s'occuper de mon individu... (Haut.) Ah! M^{lle} Hortense te parle de moi?

PIERRETTE.

C'est-à-dire de vot' canne.

VÉSINET.

C'est la même chose... La pauvre enfant en parle encore à bien d'autres!

PIERRETTE.

A qui donc?

VÉSINET.

Hé parbleu! aux ormes, aux marronniers, aux acacias, aux sycomores... à tous les arbres enfin. L'autre jour, sans qu'elle me vit, je l'ai surprise traçant mystérieusement des lettres sur l'un de ces végétaux...

AIR d'Yolva.

Elle venait de disparaître,
J'approche... et je vois que sa main
Traça sur l'écorce d'un hêtre
La lettre J... et j'ai nom Joachim;
Comprends-tu?...

PIERRETTE.

Mais, monsieur, j'y pense,
Un J fait votre nom...

VÉSINET.

Eh bien?

PIERRETTE.

C'est aussi comm' ça que commence
Le nom de mon cousin Julien.

VÉSINET, riant.

Ah!... étonnante!... Bergère, tu es ravissante... Comme si un élève de l'école des sous-officiers de Saint-Cyr... un petit bonhomme enfin, avait un nom à être mis sur un arbre!

PIERRETTE.

Pourquoi donc que mon cousin ne pourrait pas être mis sur un arbre comme un autre?

VÉSINET.

Mais ce n'est pas tout... Hier, après le dîner, j'allais cueillir un bouquet pour elle dans le jardin...

PIERRETTE.

Vous ne pouviez lui faire un plus grand plaisir, elle adore les fleurs.

VÉSINET.

Elle était seule, assise sur le divan du salon... l'occasion était magnifique... j'en profite pour engager la conversation... Pendant qu'elle respire mon bouquet avec délices, je lui dis les choses les plus jolies... les choses les plus spirituelles... bref, elle s'assoupit.

PIERRETTE.

Comment!

VÉSINET.

Bien plus... elle s'endort profondément, ou plutôt elle feint de dormir... c'était une ruse de jeune fille... car tout à coup, elle me saisit la main avec amour, et elle me dit ces deux mots qui en valent trois cent cinquante: (Après une pause.) Pour jamais!...

PIERRETTE, à part.

Elle rêvait qu'elle était auprès de mon cousin Julien.

VÉSINET.

J'espérais en entendre davantage... mais, par malheur, l'arrivée de son beau-père vint couper net le tendre aveu qu'elle allait me décocher.

PIERRETTE, à part.

Jobard, va!

VÉSINET.

Je te dis tout cela, ma petite Pierrette, parce que tu pourras m'être utile dans mes amours.

PIERRETTE, à part.

Oui, compte là-dessus...

VÉSINET, déposant sa canne près d'un arbre à gauche.

Ah! enfin, voici M. de Lavaupière.

SCÈNE III.

PIERRETTE, M. DE LAVAUPIÈRE, VÉSINET.

LAVAUPIÈRE, un journal à la main, à lui-même.

Les événements deviennent graves... Bonaparte s'est échappé de l'île d'Elbe, et il fait du chemin... Pourvu que ça ne fasse pas augmenter les contributions...

VÉSINET.

Je présente le bonjour à M. de Lavaupière.

LAVAUPIÈRE.

Bonjour, mon voisin.

PIERRETTE.

Vot' servante, monsieur de Lavaupière.

LAVAUPIÈRE.

Ah! te voilà, Pierrette... Tu diras à ton père que je suis très mécontent : les poulets qu'il me paie en rodevance sont, depuis quelque temps, trop maigres, et ses livres de beurre n'ont pas le poids.

PIERRETTE, à part.

Il lui faudrait des livres de cinq quarterons. (Haut.) Par exemple, v'là du lait qu'vous m'en direz des nouvelles... mon oncle Lambert et son fils Julien en ont mangé ce matin à la ferme, et ils l'ont trouvé à se mettre à genoux devant... C'est qu'il s'y connaît, mon oncle Lambert... en sa qualité de soldat de la vieille garde, il a goûté du lait de toutes les vaches de l'Europe.

LAVAUPIÈRE.

C'est bon; porte ton lait à la cuisine.

PIERRETTE.

Oui, monsieur.

LAVAUPIÈRE.

N'oublie pas surtout ma recommandation à l'égard des poulets.

PIERRETTE.

Soyez tranquille... à l'avenir, je ne vous apporterai plus que des poulets gros comme le bœuf gras. (Elle sort par le fond à droite.)

SCÈNE IV.

VÉSINET, LAVAUPIÈRE.

LAVAUPIÈRE, lui présentant le journal.

Eh bien! voisin, que dites-vous de ces nouvelles?

VÉSINET.

Je les savais... C'est un coup de tête du petit chapeau... C'est que je le connais, voyez-vous, le grand homme. (Avec fatuité.) Il me connaît bien aussi...

LAVAUPIÈRE.

Ah!

VÉSINET.

Il m'a remarqué souvent... non pas aux avant-postes... les pharmaciens ne se tiennent jamais sur les devans... mais ailleurs... d'un autre côté...

LAVAUPIÈRE.

Heureusement, nous ne sommes pas sur son passage, ni dans les environs... tant pis pour ceux qui auront les éclaboussures des événements...

VÉSINET.

Vous me l'avez dit bien souvent : un propriétaire doit toujours choisir son habitation dans un lieu où il ne passe ni soldats à héberger, ni victimes à secourir.

LAVAUPIÈRE.

C'est ma manière de comprendre les devoirs que la fortune impose... ce doit être aussi la vôtre... car vous êtes riche, voisin...

VÉSINET.

Oui, je suis très riche... Que voulez-vous? il faut bien être quelque chose... mais de plus que moi, monsieur de Lavaupière, vous avez de la noblesse, une grande noblesse... vous possédez le droit de m'appeler vilain... non pas au physique, par exemple...

LAVAUPIÈRE.

Pas plus qu'au moral, mon cher voisin... La fortune rachète à mes yeux tous les torts de la nature et de la naissance... et quand vous seriez le plus laid des vilains, je vous trouverais encore un homme fort agréable.

VÉSINET.

Vous me flattez...

LAVAUPIÈRE.

Aussi, lorsque vous êtes venu vous fixer dans ce pays, il y a un an... je n'ai pas hésité à vous recevoir dans ma société intime... et depuis, il n'y a pas de partie de plaisir, pas de pêche, pas de chasse, dont vous ne soyez le plus bel ornement... En parlant de cela, ah ça! mes gardes tardent bien à venir. Ces drôles-là chasseraient-ils pour leur propre compte?

VÉSINET.

Je vais donner un coup d'œil dans la direction du rendez-vous des neufs routes... peut-être sont-ils là.

LAVAUPIÈRE.

Revenez vite, voisin Vésinet... je vous attends.

VÉSINET, revenant et cherchant autour de lui.

Ah! j'oubliais... ma canne.

(Il sort par le fond à droite.)

SCÈNE V.

LAVAUPIÈRE, puis HORTENSE.

LAVAUPIÈRE, seul.

Ce cher Vésinet! si je le choie, si je le mijote... j'ai bien mes raisons.. Ce serait un excellent parti pour Hortense... Il n'est pas intéressé, lui... la dot la plus minime lui suffira... Oh! oui, voilà le mari qui conviendrait à ma belle-fille... et surtout à moi; car à mes yeux, la première vertu d'un gendre c'est le désintéressement. (Hortense, qui est arrivée par le fond à gauche, et a traversé le théâtre pour aller déposer son chapeau et son écharpe dans le pavillon, en descend aussitôt pour saluer son père.)

HORTENSE.

Bonjour, mon père.

LAVAUPIÈRE.

D'où venez-vous donc, ma fille?

HORTENSE.

Mon père, je viens de porter quelques secours à un pauvre malade du village.

LAVAUPIÈRE.

Hortense, j'ai un reproche à vous faire.

HORTENSE.

Un reproche à moi, mon père?... Mon Dieu ! quelle faute ai-je commise qui ait pu vous déplaire ?

LAVAUPIÈRE.

Écoutez-moi : il est bon d'être bienfaisante, généreuse... votre mère vous a élevée dans ces idées... je les respecte ; mais il me semble qu'il y a assez de malheureux qui viennent vous tendre la main à domicile, sans que l'on se donne encore la peine de se mettre à leur recherche... et puis, d'ailleurs, cela est coûteux... très coûteux !

HORTENSE, à part.

Ah ! quel reproche !

LAVAUPIÈRE.

Votre mère était sans fortune, lorsque je l'épousai, vous ne l'ignorez pas... et ce que je fais pour vous ne m'est dicté que par mon bon cœur.

HORTENSE.

Ah ! je ne l'oublierai jamais !

LAVAUPIÈRE.

Eh bien ! soyez donc, à l'avenir, moins généreuse et plus économe... et n'allez pas chercher jusque dans ce village ceux qui disent avoir besoin de secours.

HORTENSE.

Mon père, c'est un saint pèlerinage que je fais en mémoire de celle qui n'est plus... Quand je suis assise sur le banc du vieux saule... près de la chapelle... il me semble que je suis près de ma mère...

AIR : de Renaud de Montauban.

Sur ce banc qu'abritent des fleurs,

Le soir, assise avec ma mère,

Je la voyais sécher les pleurs

De l'indigent qui disait sa misère.

Maintenant l'ange est dans les cieux ;

Mais sous le saule encor je crois entendre

Sa douce voix qui vient m'apprendre

A consoler les malheureux.

LAVAUPIÈRE.

C'est très bien... cependant... Mais voici M. Vésinet... pas un mot de tout cela devant lui.

SCÈNE VI.

HORTENSE, LAVAUPIÈRE, VÉSINET.

VÉSINET, entrant.

Dans un instant les gardes seront ici.

LAVAUPIÈRE.

Monsieur Vésinet, je me servirai de votre poudre... elle est supérieure à la mienne... (A part.) Il n'y a pas de petites économies.

VÉSINET.

Toutes mes munitions sont à votre service...

(Apercevant Hortense.) Mademoiselle, je n'avais pas eu le bonheur de vous apercevoir...

HORTENSE, saluant.

Monsieur...

VÉSINET, à part.

L'émotion que lui cause ma présence la rend encore plus jolie...

SCÈNE VII.

HORTENSE, LAVAUPIÈRE, LAMBERT, VÉSINET.

LAMBERT, portant un fusil de chasse.

Salut, messieurs... M^{lle} Hortense... et compagnie...

LAVAUPIÈRE.

Ah ! c'est vous, Lambert !...

LAMBERT.

C'est moi qui viens d'apprendre qu'il y avait cette après-dîner une bataille contre les lapins et autres... et je suis venu voir si je ne pourrais pas vous servir de serre-file à la manœuvre...

VÉSINET.

Je me suis laissé dire que le vieux troupiier n'était pas maladroit.

LAMBERT.

Je me flatte de ne pas être manchot à ce jeu-là... on a l'habitude de l'instrument... et si ma demande ne contrarie pas M. de Lavaupière...

LAVAUPIÈRE, à part.

Le gibier qu'il tuera augmentera les approvisionnements du château... (Haut.) Eh bien ! soit, Lambert, vous serez des nôtres...

LAMBERT.

Convvenu : et j' dis qu' nous allons en abattre de ce gibier... deux cents arpens à parcourir... en v' là une propriété patrimoniale !... des prés, des bois, des taillis, toutes les herbes de la Saint-Jean.

LAVAUPIÈRE.

Ce sont les biens amassés par les économies de mes ancêtres.

LAMBERT, à part.

Ses ancêtres... c'est à moi qu'il en parle... connus, les ancêtres de M. Lavaupière !... (Haut.) Comme ça, c'est à eux que vous devez toute votre fortune ?...

LAVAUPIÈRE.

Certainement...

LAMBERT.

Je vous en fais mon compliment... c'est une bonne légume que des ancêtres...

VÉSINET.

Mais oui... mais oui...

LAMBERT.

Au fait, si j'en avais eu d'aussi cossus que les vôtres, nous n'aurions pas été forcés, mon fils Julien et moi, de venir demander l'hospitalité

au frère Giroux, après l'abdication de l'Empereur à Fontainebleau... Ah! dame, y avait force ma-jeure... un vieux soldat, et un apprenti officier, ça n'est pas bon à grand'chose en temps de paix...

AIR : Baïser au porteur.

Obéissant à l'étoil' de la France,
 Nous somm's venus au laboureur,
 Julien et moi, demander assistance;
 Mais nous rêvons un temps meilleur...
 Oui, nous rêvons un temps meilleur.
 Aujourd'hui la gloire sommeille...
 Mais ça n'peut pas durer comm' ça...
 Nous attendons qu'ell' se réveille,
 Et ce jour-là mon Julien la suivra!
 Avec moi, Julien la suivra.

Ah! dame! c'est que mon Julien est un brave et digne garçon; avec l'éducation qu'il a reçue, il aurait été loin... Aussi tout le monde l'aime, et moi plus que tout le monde.

(Entrée des garde-chasses.)

VÉSINET.

Voici les gardes... en chasse! en chasse!...

CHOEUR.

AIR de la Norma.

Sans tarder, allons vite en chasse!
 De la meute j'entends la voix:
 Partons, partons, suivons sa trace,
 Mettons le gibier aux abois.

(On sort par le fond à droite : de Lavaupière d'abord ; ensuite Vésinet, qui se pavane devant M^{lle} Hortense ; et enfin Lambert, qui fait à cette dernière un signe d'amitié. — Le garde-chasses ferme la marche.)

SCÈNE VIII.

HORTENSE, seule.

Ce bon M. Lambert, comme il aime son fils ! Pauvre jeune homme ! il est à plaindre. Oh ! sans doute, il est fâcheux qu'on l'ait arrêté dans sa carrière... il aurait réussi... il y a quelque chose de si courageux dans son regard... excepté cependant quand il est près de moi... M. Julien est d'une timidité... il devrait être rassuré pourtant... car alors je ne suis pas plus brave que lui...

AIR : Notre-Dame du mont Carmel.

Sous l'arbre chéri de ma mère,
 Quand, le soir, j'arrive à pas lent,
 Julien rougit, et moi c'est le contraire,
 Car je pâlis en lui parlant.
 Qui met en nous cette contrainte ?
 Je demande en vain à mon cœur
 Si c'est moi qui cause sa crainte,
 Si c'est lui qui cause ma peur :
 Est-ce moi qui cause sa crainte ?
 Est-ce lui qui cause ma peur ?

(Elle se retourne et aperçoit Julien.) Comment,

le voilà!... il ose entrer ici... il paraît qu'il devient plus hardi...

SCÈNE IX.

HORTENSE, JULIEN.

JULIEN, avec timidité.

Me pardonnerez-vous, mademoiselle, d'oser venir jusques à vous sans en avoir obtenu la permission ?...

HORTENSE.

Monsieur Julien... le château de mon père n'est fermé à personne... les parens de son fermier peuvent toujours s'y présenter, avec l'assurance d'être bien reçus...

JULIEN.

Oh! mademoiselle, que vous êtes bonne! votre douce voix m'enhardit, votre regard me donne du courage... Je vais vous dire pourquoi je suis venu...

HORTENSE.

J'écoute, monsieur Julien... (Après une pause.) Eh bien! parlez...

JULIEN.

Ah! c'est juste... je vous regardais... Le hasard m'a rendu dépositaire d'un trésor...

HORTENSE.

Un trésor ?...

JULIEN.

Que je viens restituer...

HORTENSE.

A mon père ?

JULIEN.

Non, mademoiselle... à vous...

HORTENSE.

A moi... ah! vous vous trompez...

JULIEN.

Ce matin, je me promenais à quelques pas de la ferme, dans l'avenue du château où quelquefois j'ai le bonheur de vous rencontrer.

HORTENSE, à part.

Aujourd'hui, il parle au moins!

JULIEN.

Je rêvais à un avenir que n'ose espérer, lorsqu'à terre, au milieu du chemin, un objet frappe mes yeux... c'était un bijou qui d'ordinaire fait partie de votre parure.

HORTENSE.

Je n'en porte qu'un seul qui me soit précieux... le bracelet de ma mère...

JULIEN.

C'est précisément ce bracelet que j'ai trouvé.

HORTENSE.

Que dites-vous? Mais, hier, en rentrant, je l'avais encore... et suivant mon habitude, au moment d'adresser ma prière à Dieu et à ma mère... j'ai pris ce bracelet, et je l'ai placé sur mon cœur... comment puis-je l'avoir égaré? et dans

l'avenue du château... cela est inexplicable pour moi.

JULIEN, le lui montrant.

Pourtant vous devez le reconnaître ?

HORTENSE.

En effet, c'est bien lui... Merci, monsieur Julien... donnez.

JULIEN, tendant le bracelet en tremblant.

Le voici, mademoiselle...

HORTENSE.

Mais qu'avez-vous donc, monsieur Julien ?...

JULIEN.

Rien, mademoiselle... mais depuis quelques heures, Julien... le pauvre enfant du soldat, était heureux... la découverte qu'il avait faite de ce bracelet avait porté une joie inconnue à son âme... des rêves de bonheur l'avaient bercé... il s'était dit : quelquefois les riches abandonnent aux pauvres la moitié du trésor découvert sur leur propriété... et moi je me croirais riche... riche plus que tous les riches du monde... si M^{lle} Hortense me disait : Julien, que ce trésor soit à nous deux...

HORTENSE, émue.

Monsieur Julien, ce que vous me demandez...

JULIEN.

Pourtant, mademoiselle, je mérite une récompense, car pour vous faire une telle restitution, il m'a fallu plus que de la probité, il m'a fallu bien du courage.

HORTENSE, à part.

Mais il parle trop maintenant.

JULIEN.

Oh ! si vous exauciez ma prière, je n'aurais plus de vœux à former...

HORTENSE, à part.

Pauvre Julien ! je le vois bien à présent... il m'aime !

JULIEN, s'animent par degré.

Avec un aussi précieux talisman, je serais fort contre les coups de la destinée... une brillante carrière s'ouvrirait pour moi... je pourrais croire à la fortune, à la gloire, au bonheur... il changerait toutes mes pensées de deuil en joies, tout mon avenir de misère en espérances !

HORTENSE, avec hésitation.

Monsieur Julien, si vous saviez quel prix j'attache à ce bracelet ?

JULIEN.

Il ne m'en sera que plus cher... Oh ! je vous en conjure, ne me refusez pas...

HORTENSE, à part.

Mon Dieu, que faire ?

JULIEN.

De grâce, songez-y, c'est l'espoir de mon avenir... c'est le bonheur de ma vie que je vous demande.

HORTENSE.

Eh bien ! monsieur Julien, soyez heureux... ce bracelet de ma mère, je vous le confie.

Ain de Coline.

Comme un précieux héritage,
Conservez-le, selon vos vœux :
Mais j'en réclame le partage,
Il sera toujours à nous deux...

JULIEN.

Oui, j'en suis le dépositaire,
Je veux garder, sur mon cœur, chaque jour,
Ce dernier don de votre mère,
Comme on garde un gage d'amour.

HORTENSE.

C'est le dernier don de ma mère !

JULIEN, à part avec joie.

C'est mon premier gage d'amour !

SCÈNE X.

HORTENSE, PIERRETTE, JULIEN.

PIERRETTE.

Tiens ! c'est mon cousin Julien.. ah ben ! ça se trouve joliment... le facteur vient de me donner une lettre pour mon oncle Lambert.

JULIEN.

Pour mon père ?

PIERRETTE.

La v'là ! j'espère qu'elle est d'une belle dimension !... il ne devrait y avoir que les tambours-majors qui aient le droit d'en écrire de cette taille-là !...

JULIEN, lisant la suscription.

Ministère de la guerre... Quel bonheur ! c'est peut-être la pension de mon père qui est accordée... je cours lui remettre cette dépêche... Vous permettez, mademoiselle ?

HORTENSE.

Oui, allez, monsieur Julien, on ne porte jamais trop tôt les bonnes nouvelles à ceux qu'on aime... (Julien regarde Hortense, qui laisse tomber sur lui un doux regard ; puis il s'éloigne par le fond à droite.)

SCÈNE XI.

HORTENSE, PIERRETTE.

PIERRETTE.

Eh ben ! v'là qu'il s'apprivoise mon cousin Julien ! lui qui se contentait de regarder la grille, et de loin encore... v'là qu'il entre au château.

HORTENSE.

Que peut-il avoir à craindre ici ?

PIERRETTE.

Ah ! dame... y pourrait... craindre j'sais pas... Il n'a pas mal choisi son moment tout d'même pour faire sa visite... Il est vrai qu'on n'est guère tenté de venir au château, quand on risque de se trouver face à face avec M. Lavaupière.

HORTENSE.

Pierrette, n'oubliez pas que c'est de mon père que vous parlez !

PIERRETTE.

Je n'y ôte rien de ses qualités à M. votre père ; mais je dis seulement qu'il est dur, avare, sournois...

HORTENSE.

Pierrette, cessez, je vous prie...

PIERRETTE.

J'dis aussi qu'il vous fait pleurer plus souvent qu'à vot' tour ; mais ça ne l'empêche pas d'être la crème des hommes... puisque vous le voulez.. (A part.) Seulement, j'aime pas c'te crème-là !

SCÈNE XII.

HORTENSE, VÉSINET, PIERRETTE.

VÉSINET.

Au diable la chasse et les chasseurs !

HORTENSE.

Qu'avez-vous donc, monsieur Vésinet ?...

VÉSINET.

J'ai, mademoiselle, que M. de Lavaupière a failli compromettre indignement mon physique.

PIERRETTE.

Ah ! ça aurait été dommage !

VÉSINET.

C'est ce M. Julien qui en est cause... il arrive à l'improviste apporter une lettre à Lambert, qui l'a fait bondir de joie comme un chevreau. Alors le chien de votre père est parti... de son fusil, je veux dire... et le plomb m'a frisé la figure.. Bref, un centimètre de plus, et ma face de pharmacien était veuve de son nez...

PIERRETTE.

C'est qu'elle n'aurait pas pu en épouser un autre.

HORTENSE.

Et savez-vous quelle est l'heureuse nouvelle qui a causé la joie de M. Lambert ?

VÉSINET.

L'arrivée de Napoléon à Paris... l'Empereur a repris sa place...

PIERRETTE.

En ce cas-là, mon oncle va reprendre du service ?

VÉSINET.

Sans doute... Il part ce soir même avec son fils, qui est nommé officier.

HORTENSE.

Qu'entends-je ?

PIERRETTE.

Ce soir... Alors, j' cours ben vite apprendre la nouvelle à mon père... et faire des cocardes tricolores pour tout le village. (Elle sort par le fond à gauche.)

VÉSINET.

On parle d'une guerre générale... moi-même peut-être serai-je bientôt contraint de retourner aux armées...

HORTENSE, à part.

Julien va partir... je ne le verrai plus...

VÉSINET.

Rassurez-vous, belle Hortense... Je ne suis pas encore appelé... et puis, mes fonctions me mettent à l'abri du boulet...

HORTENSE, à part.

Oh ! qu'il ne s'aperçoive pas de mon trouble !

VÉSINET, à part.

La petite est émue... elle craint mon départ...

HORTENSE.

Permettez, monsieur, que j'aille donner quelques ordres...

VÉSINET.

Comment donc, mademoiselle... (A part.) Elle veut me cacher ses larmes... (Il prend Hortense par la main et la conduit au pavillon.)

SCÈNE XIII.

VÉSINET, seul.

Pauvre enfant... elle a son petit cœur gros... Décidément, elle m'aime éperdument... Je serais un tigre si je ne lui faisais pas comprendre que je suis touché... Il faut que je lui improvise quelques vers... ou une romance... ce sera la première étincelle de mon amour... Allons, Vésinet, improvise, mon ami, improvise. (Voix au dehors.) Mais on vient me déranger... je ne serais pas tranquille ici... allons rêver dans le fourré du parc... et demandons des inspirations aux linots et aux chardonnerets.

(Il sort par la gauche aux premiers plans.)

SCÈNE XIV.

JULIEN, LAMBERT, LAVAUPIÈRE.

LAMBERT.

Eh bien ! monsieur Lavaupière, vous ne vous attendiez pas à ça, hein ?...

LAVAUPIÈRE.

Je savais la nouvelle...

LAMBERT.

Et vous ne nous la disiez pas... pour nous ménager le plaisir de la surprise ?... merci de l'attention.

LAVAUPIÈRE.

Dites-moi, mon cher ami, vous allez à Paris ?...

LAMBERT.

En ligne droite, et le plus vite possible... Mon Julien, lui, on le dirige sur Strasbourg... si vous

avez quelque chose à dire à l'Empereur, je m'en charge.

LAVAUPIÈRE.

A l'Empereur?... non, merci... mais je vous prierais de remettre une lettre à mon banquier...

LAMBERT.

Disposez de moi, monsieur de Lavaupière... parce que mon parti est vainqueur, je n'en suis pas moins à votre service...

LAVAUPIÈRE.

Bien obligé, monsieur Lambert... en ce cas je vais écrire chez ma fille... (A part.) Comme il faudrait affranchir ma lettre... ce sera toujours ça d'économisé... (Haut.) Veuillez m'attendre quelques instans. (Il entre dans le pavillon.)

SCÈNE XV.

JULIEN, LAMBERT.

LAMBERT.

Eh bien! Julien, tu vois qu'il ne faut désespérer de rien... la Providence n'abandonne pas les bons enfans... elle nous envoie aujourd'hui sous enveloppe, et franc de port, ma feuille de route pour Paris... et ton brevet de sous-lieutenant dans le 4^e hussards... C'est un beau régiment que le 4^{me} hussards... si on ne me l'a pas abîmé... J'y ai été brigadier onze ans... toi, tu es officier tout de suite... tu commences par la fin...

JULIEN.

On n'aura pas à se repentir de ce qu'on a fait pour moi...

LAMBERT.

Je l'espère... sois brave, bon sujet... distingue-toi... et à ceux qui seraient jaloux de ton grade, tu pourrais répondre: « Eh ben! quoi? on m'a payé d'avance, voilà tout... »

JULIEN.

Comptez sur moi, mon père.

LAMBERT.

J'aurais désiré t'avoir auprès de moi; mais dans les Guides de la garde le blanc-bec est prohibé... il faut que ta moustache s'allonge encore un peu, pour que tu puisses y être incorporé... Quoi qu'il en soit, écoute les conseils du vieux soldat.

AIR : Connaissez mieux le grand Eugène.

Crois en ma vieille expérience,
De ceux que tu commanderas
Gagne l'estime, en montrant ta vaillance;
Et quand tu guideras leurs pas,
Sois le premier à braver les trépas...
Chaque soldat qui te contemple,
Si tu le veux, alors saura mourir...
Quand on commande, et qu'on prêche d'exemple,
On est bien sûr de se faire obéir.

JULIEN.

Oui, mon père, oui, je suivrai vos avis... et je sens là que cette tâche ne sera pas difficile.

LAMBERT, lui prenant la main.

Très bien, mon garçon... voilà ce qui s'appelle parler... Mais passons à un autre genre de conversation... Julien, nous allons être séparés... qui sait?... nous ne nous reverrons peut-être jamais...

JULIEN.

Ah! mon père!...

LAMBERT.

Dame!... avec toute l'Europe sur les bras... c'est lourd!... il y aura du tirage, et puis je me rouiss depuis assez long-temps au feu de l'ennemi, pour que mon tour soit venu de me brûler tout à fait... mais ça ne m'inquiète guère... c'est pas de moi qu'il est question pour le quart-d'heure, c'est de toi... Écoute-moi, maintenant que la guerre est déclarée, et qu'il t'est permis de te distinguer sur le champ de bataille, je puis te confier une partie d'un secret que je garde-là depuis long-temps...

JULIEN.

Un secret!

LAMBERT, tirant un portefeuille de sa poche.

Tu vois ce portefeuille... ce qu'il renferme est pour toi de la plus haute importance... et pourtant, en le recevant de ma main, il faut que tu me promettes de ne l'ouvrir que lorsque tu seras décoré... tu m'entends?... lorsque tu seras décoré.

JULIEN.

Oui, mon père... mais...

LAMBERT.

Ce que je te demande t'étonne, n'est-ce pas?... ça te fait l'effet d'une idée baroque... mais c'est le vœu d'un soldat... qui entend l'honneur à la manière... d'un soldat... Enfin, suffit... je ne peux pas t'en dire davantage.

JULIEN.

Quel mystère?...

LAMBERT.

Faut que ce soit comme ça... gagne la croix et je te réponds qu'avec ce qui t'attend au retour, tu auras de quoi payer, tous les matins, la goutte au vieux Lambert... Ce que je t'annonce là est dans ce morceau de maroquin... et je te le donne. Mais j'ai ta promesse?...

JULIEN.

Je vous jure de la tenir religieusement.

LAMBERT.

J'y compte... et à présent, si je glisse sur le champ de bataille, j'aurai la consolation de penser que tu as respecté ma dernière volonté...

JULIEN.

Oh! toujours!

LAMBERT.

Mais au lieu de nous attendrir, pensons au départ... Ah! ça, l'autre ne revient pas avec ses dépêches... Ah ben! je vais prendre les devans...

JULIEN.

Si vous le voulez, j'attendrai sa lettre ici?

LAMBERT.

C'est ça!

JULIEN, à part.

Peut-être pourrai-je revoir Hortense avant de m'éloigner!

LAMBERT.

Je vais jusqu'à la ferme faire nos paquets, et je te prendrai en passant...

JULIEN.

A bientôt, mon père!

LAMBERT, faisant le salut militaire.

Au revoir, mon lieutenant!

JULIEN, lui tendant la main.

Dites : mon fils, j'aime mieux cela...

LAMBERT.

Oui... mon fils!... (A part.) Pauvre garçon, s'il savait!...

Aix : De la retraite (de M^{lle} Puget).

ENSEMBLE.

LAMBERT.

Sans adieu; je garde l'espoir
Que d'avant l'ennemi tu feras ton devoir;
Sois bon soldat, et de nous deux
L'avenir comblera les vœux.

JULIEN.

Sans adieu; gardez-en l'espoir,
Sous les drapeaux je ferai mon devoir;
Et, soyez-en sûr, de nous deux
L'avenir comblera les vœux.

SCÈNE XVIII.

JULIEN, seul.

Ce portefeuille... quel est donc l'important secret qu'il renferme? A travers le mystère de ses paroles, mon père m'a laissé entrevoir un brillant avenir... mais pourquoi ce serment qu'il m'a imposé? N'importe! je serai fidèle à ma promesse... sa volonté sera sacrée pour moi... Oh! que de motifs je vais avoir pour me distinguer! Oui, je l'obtiendrai cette décoration à laquelle mon sort semble attaché... L'espérance d'être un jour l'époux de celle que j'aime me donnera le pouvoir de la mériter... mais partir sans la revoir... je ne le puis. (Il s'assied à droite.)

SCÈNE XVII.

VÉSINET, JULIEN.

VÉSINET, à lui-même, rentrant par la gauche.

Je tiens ma romance... elle est là, il ne s'agit plus que de l'écrire... Diable! c'est que je ne suis pas ferré sur la grammaire.

LE SECRET DU SOLDAT.

JULIEN, à part.

En ce moment, son père est encore auprès d'elle.

VÉSINET, à lui-même.

Si j'envoie une déclaration ornée de fautes d'orthographe, ça pourra me faire du tort auprès de celle qui m'adore...

JULIEN, à part.

Comment lui parler sans témoins?

VÉSINET, à part, apercevant Julien.

Oh! la bonne idée... J'ai toujours de bonnes idées quand j'ai ma canne... (Haut.) Bonjour, mon bon ami!

JULIEN.

Ah! c'est vous, monsieur Vésinet? (A part.) Il me reste à peine quelques instans!

VÉSINET.

Vous paraissez agité?..

JULIEN.

Du tout, monsieur...

VÉSINET.

Alors je vous demanderais un petit service...

JULIEN, à part.

Il prend bien son temps!

VÉSINET.

Jeune homme, je sais que la nature vous a doué d'une très belle main pour écrire...

JULIEN, à part.

Où veut-il en venir?..

VÉSINET.

Moi aussi, j'ai une très belle main, mais par malheur, j'ai reçu une blessure au pouce gauche qui m'empêche de faire ma correspondance... et j'ai compté sur votre amabilité pour me tracer quelques lignes.

JULIEN.

Je suis fâché, monsieur Vésinet, de vous refuser... mais il faut que je parte.

VÉSINET.

Vous partirez après... Parbleu, l'Empereur n'est pas si pressé que moi... soyez mon secrétaire et d'abord mon confident... Il s'agit d'écrire à la jeune Hortense de Lavaupière : vous comprenez, jeune homme?

JULIEN.

A mademoiselle de Lavaupière?

VÉSINET.

Et un refus de votre part tuerait peut-être cette pauvre enfant; c'est si cruel de ne pas savoir si on est aimée de celui qu'on aime!..

JULIEN.

Mademoiselle Hortense vous aime?

VÉSINET, souriant.

Je le crains... Mon cher ami, quand vous verrez une jeune fille qui jamais ne fera attention à vous, qui s'en ira quand vous arriverez... et qui vous évitera toujours... dites-vous comme moi... Elle m'aime à la folle!..

JULIEN, à part.

C'est un sot!

VÉSINET.

Ne me refusez pas... Il s'agit de quelques lignes... de quelques vers que je vais vous dicter...

JULIEN, à part.

Oh ! c'est le hasard qui me vient peut-être en aide...

VÉSINET.

Tenez... voici mon album... et mon crayon...

JULIEN.

Donnez... je suis à vous...

VÉSINET.

Une seule question... Vous savez l'orthographe, n'est-ce pas ?...

JULIEN, s'asseyant.

Soyez tranquille...

VÉSINET, mettant sa canne sous son bras.

C'est que je connais des hommes fort bien qui sont privés de ce don du ciel... C'est une charmante idée que j'ai eue de lui composer des vers... Vais-je les retrouver?... Y êtes-vous ?...

JULIEN.

Oui, monsieur... (A part.) Elle me pardonnera, j'espère.

VÉSINET.

Nous allons mettre cela sur l'air, *bouton de rose*... Justement elle aime beaucoup les roses...

JULIEN.

J'attends.

VÉSINET, chantant.

Pour mon Hortense,

(*Parlé.*) Où est donc ma canne?... (Après l'avoir long-temps cherchée, la voyant sous son bras, il la prend.) Ah ! la voilà... je ne peux pas m'en passer, nous sommes inséparables. (Il reprend.)

Pour mon Hortense,

D'amour, hélas ! je sens le mal ;
Le jour, le soir, la nuit j'y pense,
Et ça fait que je dors fort mal
Pour mon Hortense...

(Il fait une roulade.)

Ne faites pas attention aux roulades... c'est pour mon agrément particulier... Maintenant, le second couplet... Cherchons...

JULIEN, à part, écrivant.

« Mademoiselle, Julien part pour l'armée dans une heure... il obéit au devoir et va chercher à mériter l'intérêt qu'il vous inspire... Ne lui refusez pas la consolation de vous dire un adieu qui peut-être sera le dernier !... »

VÉSINET.

Même air.

Pour mon Hortense,

Chaque jour mon corps s'amaigrit ;
Je ne vis plus que d'abstinence...
Il me faut une rime en *if*...

JULIEN, écrivant.

« Ce soir, à neuf heures, je me trouverai sous la fenêtre de votre pavillon... »

VÉSINET.

Une rime en *if*... confit... conscrit... biscuit... salsifis... Quel est donc le dernier vers ?...

JULIEN, s'oubliant.

« Sous la fenêtre de votre pavillon ! »

VÉSINET.

Comment ! la fenêtre de votre pavillon ? ce n'est pas ça... Mon ami, pavillon n'a jamais rimé avec Hortense... (Il fredonne.)

Je ne vis plus que d'abstinence,

Car j'ai perdu mon appétit

Pour mon Hortense.

Tiens, c'est venu tout seul... ce que c'est que la facilité !... Troisième couplet...

(Pendant ce qui précède, la nuit est venue.)

JULIEN, se levant.

Il me semble qu'il y en a bien assez de deux... D'ailleurs... la nuit vient... je n'y vois plus..

VÉSINET.

C'est différent... Ah ! mon Dieu ! moi... j'en ferais comme ça soixante-dix-neuf !...

JULIEN.

Voici le papier... Mais comment allez-vous faire pour le remettre... monsieur Lavaupière est près de sa fille ?

VÉSINET.

Ah ! diable !... il faudrait trouver un moyen ingénieux... J'y suis... dans un bouquet...

JULIEN.

Excellente idée !...

VÉSINET, cueillant des fleurs ça et là.

Que je lui offrirai à la barbe de son laid beau-père...

JULIEN.

A merveille !

VÉSINET.

Vous devez me trouver bien mauvais sujet, bien roué... Nous étions tous comme ça dans l'arme de la pharmacie... Voilà mon bouquet terminé ; donnez-moi le billet que je le remette à la petite poste. (Il glisse le billet dans les fleurs.) A présent, je me rends auprès d'elle.

JULIEN.

C'est cela, ne perdez pas un instant... (Vésinet entre dans le pavillon.)

SCÈNE XVIII.

JULIEN, seul.

Ce cher monsieur Vésinet, il ne se doute pas du service qu'il me rend... Mais Hortense m'accordera-t-elle la faveur que je lui demande ?... Oh ! oui, je dois l'espérer... Peut-elle me laisser partir sans m'adresser quelques paroles de consolation !

Air : Un jour encore.

O toi que j'aime,

Tu viendras combler mon espoir ;

Bonheur suprême,

Je la verrai ce soir.

Pour calmer ma souffrance,
 Au moment du départ,
 Puis-je craindre qu'Hortense
 Me refuse un regard ?
 Oh ! toi que j'aime, etc.

SCÈNE XIX.

JULIEN, VÉSINET.

VÉSINET, sortant du pavillon.

Le billet est arrivé à son adresse.

JULIEN.

Oh ! merci, merci, monsieur Vésinet !

VÉSINET.

Comment, vous me remerciez !... mais, c'est moi, au contraire... Mais, chut ! voici le papa...

SCÈNE XX.

JULIEN, VÉSINET, LAVAUPIÈRE et HORTENSE, dans le pavillon.

LAVAUPIÈRE, à Hortense, dans le pavillon.

Tu as besoin de repos, je te laisse, mon enfant.

HORTENSE.

Bonsoir, mon père !

(Lavaupière embrasse Hortense.)

VÉSINET, à Julien.

Elle congédie son père, c'est pour répondre à ma déclaration.

JULIEN, à part.

O bonheur ! elle viendra à mon rendez-vous !

HORTENSE, à part, devant la fenêtre du pavillon, tenant le billet de Julien.

Il désire me voir avant son départ !... Non, non... Je n'irai pas à son rendez-vous... c'est impossible ! (Elle ferme la fenêtre.)

LAVAUPIÈRE, une lettre à la main.

Monsieur Julien, voici ma lettre ; recommandez à votre père de la remettre exactement à son adresse.

JULIEN.

Je n'y manquerai pas.

LAVAUPIÈRE.

Je vous souhaite à tous les deux un bon voyage.

VÉSINET.

Et un prompt retour.

JULIEN.

Mille remerciements, messieurs.

VÉSINET, lui serrant la main.

Adieu ! mon jeune et charmant ami ; ce que vous avez fait pour moi est gravé là en caractères ineffaçables.

JULIEN, saluant.

Messieurs... (Il remonte la scène, à part.) Je ne sors pas encore d'ici... (Il disparaît par la gauche.)

SCÈNE XXI.

VÉSINET, LAVAUPIÈRE.

LAVAUPIÈRE, avec gravité.

Monsieur Vésinet, j'ai à vous parler...

VÉSINET, de même.

Monsieur de Lavaupière, je vous écoute...

LAVAUPIÈRE.

Monsieur Vésinet, vous êtes un honnête homme ?

VÉSINET.

J'aime à le croire.-

LAVAUPIÈRE.

Un homme loyal ?

VÉSINET.

J'ai lieu de le penser.

LAVAUPIÈRE.

Ce n'est pas vous qui, abusant de vos avantages personnels pour captiver le cœur d'une jeune fille innocente, l'abandonneriez après votre triomphe, en proie à la passion que vous lui auriez inspirée ?...

VÉSINET.

Si j'agissais de la sorte, je fuirais ma propre société comme étant celle d'un drôle... tranchons le mot... d'un galopin.

LAVAUPIÈRE.

Et pourtant, tout à l'heure, vous avez remis un bouquet à ma belle-fille ?

VÉSINET.

C'est vrai !...

LAVAUPIÈRE.

Dans ce bouquet il y avait une lettre ?

VÉSINET.

Beau-père perspicace, c'est encore vrai...

LAVAUPIÈRE.

Et que contenait cet écrit, monsieur ?...

VÉSINET.

Beau-père de plus en plus perspicace, il contenait de la poésie légère... deux couplets d'une romance. Je pourrais vous dire que c'était la romance du *Juif errant*, ou bien de *partant pour la Syrie*... Mais, non... je ne souillerai pas mes lèvres par un mensonge, et je vous confesserai ingénument que c'était une déclaration d'amour brûlante et versifiée.

LAVAUPIÈRE.

Vous osez me l'avouer !

VÉSINET.

Oui, beau-père ombrageux autant que perspicace, j'ose vous l'avouer ! parce qu'en écrivant, j'avais l'intention de dire à votre fille ce que je vous dis en ce moment : « Monsieur Lavaupière, voulez-vous de moi pour votre époux ?... non, c'est-à-dire, pour votre gendre ? »

LAVAUPIÈRE, à part.

Je le tiens... (Haut.) Monsieur Vésinet, votre

franchise me plaît, et malgré l'obscurité de votre naissance, comme je connais assez votre cœur pour être certain que vous ne serez pas exigeant relativement à la dot, je consens à vous donner ma fille...

VÉSINET.

Merci, merci, beau-père aussi bon qu'ombrageux et perspicace! merci, pour votre fille surtout... car vous allez combler le plus doux de ses vœux... Tenez, ne retardons pas son bonheur, allons tout de suite le lui annoncer...

LAVAUPIÈRE.

Y pensez-vous?... elle est couchée.

VÉSINET.

Qu'est-ce que ça fait!...

LAVAUPIÈRE.

Mais elle dort...

VÉSINET.

En ce cas, ce sera pour demain matin.

LAVAUPIÈRE.

Il se fait tard, mon gendre, je ne veux pas que vous retourniez chez vous, vous passerez la nuit au château.

VÉSINET.

Volontiers, beau-père...

LAVAUPIÈRE.

Rentrons...

Morceau de sortie.

AIR : De Rosita.

Ah! quelle allégresse

Et quelle ivresse

Son (mon) cœur est pris,

Et de mon adresse.

Ce soir j'obtiens le prix.

(Ils sortent, en se donnant le bras, par le fond à droite.)

SCÈNE XXII.

JULIEN, arrivant par la gauche, avec précaution.

Plus personne!... ils se sont éloignés... elle va

venir... je la verrai une dernière fois... Ce portefeuille que mon père m'a remis... dans les combats, au bivouac, je pourrais l'égarer... Je vais le confier à celle que j'aime... entre ses mains il sera plus en sûreté qu'entre les miennes... Mais, mon Dieu! elle ne paraît pas... je tremble que mon père ne vienne me chercher... Ah! enfin, la porte s'ouvre... c'est elle!... c'est Hortense!...

SCÈNE XXIII.

JULIEN, HORTENSE.

(Musique. Hortense descend lentement les degrés du pavillon; elle est dans un état complet de somnambulisme.)

JULIEN, après avoir regardé partout si personne ne peut le surprendre.)

Ah! mademoiselle, merci, merci d'avoir eu pitié du pauvre Julien!... il vous a revue, maintenant il quittera ce pays avec courage... Hortense, j'emporte avec moi un talisman précieux... permettez-moi, à mon tour, de vous confier ce portefeuille; il me vient de mon père, gardez-le moi... et puisse-t-il être pour vous ce que le bracelet sera pour moi... la plus douce consolation de l'absence...

LAMBERT, au dehors.

Julien! Julien!

JULIEN.

Mais... c'est la voix de mon père... Adieu!... adieu, ma bien aimée...

(Il disparaît vivement par la gauche.)

HORTENSE, après avoir fait quelques pas.

Allons prier à la chapelle!

(Elle se dispose à s'éloigner. Le rideau baisse.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Un salon riche. — Porte au fond ; portes latérales. A droite, un guéridon chargé de papiers, avec tout ce qu'il faut pour écrire. — Fauteuils. — En perspective, un jardin.

SCÈNE I.

LAVAUPIÈRE, assis auprès du guéridon et écrivant, puis VÉSINET.

Enfin, le mariage de ma fille va donc se conclure aujourd'hui !.. J'ai hâte d'en finir... Depuis trois mois que cette affaire est résolue... (Il sonne, un domestique paraît.) Gervais, montez à cheval, et rendez-vous à la ville; vous prierez M. Dubois, le notaire, de passer immédiatement au château.

(Le domestique s'incline et sort.)

VÉSINET, qui a paru au fond sur les derniers mots de Lavaupière.

Très bien, beau-père... voilà une bonne parole... (Il dépose sa canne près d'un meuble à droite.)

LAVAUPIÈRE.

Ah ! c'est vous, mon gendre, je vous attendais... Ma fille ne va pas tarder à se rendre ici; j'ai donné ordre qu'on la prévint aussitôt votre arrivée.

VÉSINET, s'asseyant près du guéridon.

En l'attendant, si vous le voulez, nous mettrons sur le tapis nos petits arrangemens matrimoniaux... D'abord, vous donnez à votre fille ?..

LAVAUPIÈRE.

L'autorisation de se marier avec vous...

VÉSINET.

Et, suivant l'usage, votre bénédiction paternelle par dessus le marché... c'est convenu; mais vous avez encore autre chose à lui donner ?

LAVAUPIÈRE.

Quoi donc ?

VÉSINET.

Eh ! parbleu ! une dot.

LAVAUPIÈRE.

Est-ce que vous tenez beaucoup à une dot ?

VÉSINET.

Certainement...

LAVAUPIÈRE, se levant, ainsi que Vésinet.

Monsieur Vésinet, votre *certainement* me cause de la surprise.

VÉSINET.

Comment donc ! mais une jeune fille sans dot, c'est une jolie canne sans pomme, une tabatière sans tabac.

LAVAUPIÈRE.

Ah ! mon gendre ! pour un homme comme vous, voilà des paroles bien rapaces !

VÉSINET.

Rapaces, soit ! Que voulez-vous ? de père en fils, on a reçu des dots dans ma famille, et je tiens à ne pas déroger.

LAVAUPIÈRE.

Allons, puisque vous l'exigez... je doterai ma fille... mais, vous me permettez de vous dire que je trouve cela fort ridicule.

VÉSINET.

Vous en avez le droit, beau-père... Ainsi, vous qui possédez 60,000 livres de rente, vous donnez à mademoiselle Hortense ?..

LAVAUPIÈRE.

Je me montrerai plus grand et plus généreux que vous... et je vous dirai : Décidez vous-même à quelle somme doit se monter sa dot ?.. Dix mille francs, par exemple !

VÉSINET.

De rente ?

LAVAUPIÈRE.

Non pas ; une fois payés.

VÉSINET.

C'est bien mesquin !

LAVAUPIÈRE.

Qu'appellez-vous mesquin ?.. Ah ! ça, monsieur Vésinet, vous voulez donc que je vous prive tout à fait de mon estime ? Vous voulez donc me laisser à penser que vous épousez ma fille par spéculation ? Vous êtes donc un infâme spéculateur ? Ce château est-il pour vous la Bourse de Paris ? Voudriez-vous traiter ma fille comme un coupon de rente ?

VÉSINET.

Vous exagérez, beau-père... Après tout, je ne professe pas un très grand mépris pour les coupons de rente.

LAVAUPIÈRE.

Mais, ingrat que vous êtes, si je veux garder toute ma fortune... c'est dans votre intérêt...

VÉSINET.

Ah ! bah ?

LAVAUPIÈRE.

Comme cela, je serai sûr que vous ne la dilapidez pas, et au moins j'aurai le plaisir de vous la léguer intacte après moi...

VÉSINET.

Oui, vous vous montrerez généreux après votre décès... et puis, avec votre petit air, vous me faites l'effet de vouloir me priver long-temps de votre héritage.

LAVAUPIÈRE.

Ah ! quant à ça, je l'espère.

VÉSINET.

Vous n'êtes pas encourageant!.. Enfin, c'est égal... faudra bien que ça finisse... J'accepte... je prendrai patience...

LAVAUPIÈRE.

Vésinet, je vous rends mon estime; allez, mon ami, l'argent ne fait pas le bonheur!

VÉSINET.

Alors, pourquoi y tenez-vous?

LAVAUPIÈRE.

Eh! mon Dieu! par habitude.. Mais, voici votre future...

(Il va au-devant de sa fille qui entre par la porte de gauche.)

VÉSINET, contemplant Hortense.

Elle rougit en s'approchant de moi... Le lys devient coquelicot, c'est le fard du bonheur...

SCÈNE II.

LAVAUPIÈRE, HORTENSE, VÉSINET.

LAVAUPIÈRE.

Mais arrive donc, Hortense, tu te fais attendre.

HORTENSE.

Mon père, j'allais me rendre près de vous, quand il m'a fallu recevoir la corbeille que monsieur a eu la bonté de m'envoyer.

VÉSINET.

Dites le plaisir... Les parures qu'elle renferme ont dû vous plaire, car elles sont du meilleur goût; c'est moi qui les ai choisies.. Aussi, quand nous serons dans notre ménage, vous pourrez dire:

Air : Un tabouret. (Cordonnière de Biberack.)

C'est mon mari

Qui lui-même, dans la boutique,

M'acheta ce collier joli

Et ce camée à tête antique...

C'est mon mari.

DEUXIÈME COUPLET.

C'est mon mari,

Aima-t-on jamais de la sorte?

Qui m'a choisi ce châle aussi,

Et ce que sur le dos je porte...

C'est mon mari.

LAVAUPIÈRE.

C'est très bien, mon gendre, je vois qu'Hortense sera heureuse avec vous.

HORTENSE, à part.

Ne pouvoir montrer l'aversion que m'inspire ce mariage!..

VÉSINET, la regardant.

Comme elle est émue!.. (A part.) Si je ne l'épousais pas, je serais un être dégradé...

LAVAUPIÈRE.

Ma fille, sachez apprécier tout ce qu'il y a de délicat... de désintéressé dans la conduite que

monsieur tient avec votre famille... C'est un mariage d'amour qu'il contracte avec vous...

VÉSINET.

Ce n'est pas un mariage d'intérêt... (A part.) Le beau-père y a mis bon ordre.

HORTENSE, à part.

Je ne puis retenir mes larmes plus long-temps.

LAVAUPIÈRE.

Comment! vous pleurez...

VÉSINET, à Lavaupière.

Eh! laissez-la... ce sont des larmes de reconnaissance... c'est visible... l'œil brille... c'est l'arc-en-ciel pendant la pluie... Hortense... pas de contrainte... pleurez, mon enfant... ne vous gênez pas... et laissons dans l'erreur ceux qui ne comprennent pas votre émotion...

(Il la fait asseoir près du guéridon à droite.)

SCÈNE III.

LAVAUPIÈRE, PIERRETTE, VÉSINET, HORTENSE.

PIERRETTE, accourant.

Vo! servante, monsieur Lavaupière et la compagnie.

LAVAUPIÈRE.

Que veux-tu?

PIERRETTE.

C'est que je viens d'apporter à la cuisine deux poulets et trois canards... Vous ne vous plaindrez pas c'te fois de la volaille... si elle a un défaut, c'est d'être trop grasse.. et blanche donc! on dirait du fromage à la pie...

LAVAUPIÈRE.

C'est bon...

PIERRETTE.

J'ai encore aut' chose à vous dire: la grosse jument grise est tombée la tête la première... sur la route...

LAVAUPIÈRE.

Qu'est-ce que ça me fait?

PIERRETTE.

Mais c'est que, voyez-vous... Gervais le domestique était dessus... et il est tombé itou...

LAVAUPIÈRE.

Qu'il se relève!...

PIERRETTE.

Je crois bien que c'est son intention... mais, en attendant, il m'a dit de vous prévenir que le notaire serait ici dans une heure, au plus tard.

LAVAUPIÈRE.

C'est bien... Mon gendre, en l'attendant, allons jeter sur le papier les articles préliminaires du contrat.

VÉSINET.

Je suis à vous... Sans adieu, mademoiselle... je vais m'occuper de votre bonheur... (Cherchant autour de lui.) Où diable est donc?..

PIERRETTE, lui donnant sa canne.
Je sais bien ce que vous cherchez... tenez, la v'là...

VÉSINET.

Cette villageoise est pleine d'intelligence.
(Ils entrent dans le cabinet à droite.)

SCÈNE IV.

PIERRETTE, HORTENSE.

HORTENSE.

Plus d'espoir ! mon père me sacrifie...

PIERRETTE.

Eh ben ! mam'selle, vous allez donc épouser M. Vésinet ?

HORTENSE.

Hélas !... il le faut.

PIERRETTE.

J' parie que vous n'avez pas eu le courage de dire que ça ne vous allait pas... Ah ! bien, moi, plutôt que de me marier contre mon gré.. je mettrais le feu à la mairie et à M. le maire...

HORTENSE.

Plusieurs fois j'ai voulu faire une réflexion à ce sujet... mais mon père m'a rappelé sévèrement ce qu'il avait fait pour moi, la reconnaissance que je lui devais, et il a fallu me résigner à sa volonté...

PIERRETTE.

Ah ! ce pauvre Julien, s'il apprenait ça.

HORTENSE.

Ne prononce pas son nom, Pierrette... lui et moi avions, sans nous le dire, fait d'autres rêves... nos deux cœurs s'étaient compris... mais je ne le reverrai peut-être plus...

PIERRETTE.

Pourquoi donc ça, mam'selle ?...

HORTENSE, vivement.

Ton père aurait-il reçu des nouvelles de son frère, de M. Julien ?.

PIERRETTE.

Pas précisément... mais ce matin, il disait qu'à la suite de la bataille de Waterloo l'armée de la Loire venait d'être licenciée, et qu'il ne serait pas étonné de les voir arriver tous les deux d'un moment à l'autre...

HORTENSE, avec joie.

Il reviendrait !.. quel espoir !... (Tristement) Mais que dis-je ? il est trop tard à présent... je n'ai plus de bonheur à espérer !...

Air des Hirondelles (Grisar).

Le sort le veut ; il faut que je subisse
Cette union qui cause ma douleur ;
J'accomplirai ce fatal sacrifice,
Puisque ma vie est vouée au malheur.
Laissez-moi seule à ma souffrance,
Rêves d'amour, douce espérance,

Du destin c'est l'arrêt, la loi :

Ah ! fuyez loin de moi.

Du destin je subis la loi :

Ah ! fuyez loin de moi !

PIERRETTE, pleurant.

Pauvre fille... elle me fend le cœur... (Pleurant plus fort.) Allons, mam'selle, n' faut pas pleurer comme ça... ça ne sert à rien de se désoler. (Elle regarde à la cantonade.) Mais qu'est-ce que je vois donc là... je ne me trompe pas, c'est lui, c'est mon cousin...

HORTENSE, émue.

M. Julien... mais je dois éviter sa présence.

PIERRETTE.

Par exemple... au contraire... d'ailleurs, le v'là.

SCÈNE V.

HORTENSE, JULIEN, PIERRETTE.

ENSEMBLE.

Air de la Bouquetière.

JULIEN.

Aux tourmens de l'absence
Succède le bonheur ;
De plaisir, d'espérance,
Je sens battre mon cœur.

HORTENSE.

Ciel ! c'est lui ! sa présence
Augmente ma douleur ;
Car, hélas ! l'espérance
Est bien loin de mon cœur.

PIERRETTE.

Le voilà ! sa présence
Va la rendre au bonheur.
Plus d'ennui, de souffrance !
Doux moment pour son cœur.

JULIEN.

Ah ! mademoiselle, que je suis heureux !... c'est vous que je revois la première.

PIERRETTE, à elle-même.

C'est moi qu'il a vue la première... mais ça ne me compte pas.

HORTENSE.

Monsieur Julien, croyez que je ne suis pas indifférente à votre retour... (A part.) Quelle épreuve, mon Dieu !

PIERRETTE.

Ah ça ! et moi, mon cousin, vous ne me dites rien.

JULIEN, regardant Hortense.

Bonjour, bonjour, ma bonne Pierrette.

PIERRETTE.

Vous ne m'embrassez pas ?

JULIEN, de même.

Si fait... si fait... (Il l'embrasse d'un côté.)

PIERRETTE

Eh ben ! et l'autre joue... elle serait jalouse... (Julien l'embrasse sur l'autre joue.) A propos, et mon oncle Lambert, est-ce qu'il n'est pas avec vous ?

JULIEN.

Nous sommes arrivés ensemble, mais il s'est arrêté avec quelques amis à l'entrée du village... il ne tardera pas à venir au château.

PIERRETTE.

En ce cas-là je cours l'embrasser... (Bas à Julien.) Ça ne vous fait pas de peine que je m'en aille, n'est-ce pas, cousin?... Je connais ça, dans un tête-à-tête, faut jamais être trois... (A Hortense.) Au revoir, mam'selle.

(Elle sort par le fond.)

oo

SCÈNE VI.

HORTENSE, JULIEN.

JULIEN.

Enfin, je suis auprès de vous... dites... avez-vous eu un souvenir pour moi... pour moi, que votre pensée accompagnait sans cesse ?

HORTENSE.

Chaque jour j'ai prié le ciel, et je lui ai demandé d'écartier de vous les dangers qui vous menaçaient.

JULIEN.

Chère Hortense, votre prière a été exaucée, et cependant je n'ai pas fui le péril, car je tenais encore plus à la gloire qu'à la vie : la gloire pouvait me rendre digne de vous...

Ain : Dans un castel.

Puis-je livrer mon cœur à l'espérance,
Sur le bonheur ai-je droit de compter ?
Je vous rêvais comme une récompense,
Mon seul désir fut de vous mériter.
Ce que j'ai fait, Hortense, est votre ouvrage,
Ce bracelet, talisman protecteur,
Dans les combats inspira mon courage
Et fit placer cette croix sur mon cœur.

HORTENSE, à part.

Cher Julien, comme il m'aime!.. mais, mon Dieu, que lui dire ?..

JULIEN.

Hortense, vous paraissez inquiète... troublée... mon retour vous serait-il pénible ?

HORTENSE.

Pouvez-vous le penser ?

JULIEN, lui prenant la main.

Cependant, votre main tremble... vous détournes les yeux... Hortense, vous me cachez quelque chose...

HORTENSE.

Ne m'interrogez pas!..

JULIEN.

Ne pas vous interroger?... quand je vois vos lar-

mes!.. Au nom du ciel, parlez, parlez, Hortense.

HORTENSE, à part.

Oh! non, non, je n'ai pas le courage de lui dire la vérité. (Haut.) Monsieur Julien, je suis bien malheureuse!

JULIEN.

Malheureuse!.. et vous ne voulez pas vous confier à moi ?..

Ain : Final du 4^e acte de la Lucia.

Ne dois-je pas vous protéger

Si le sort vous menace ;

Vous maux, je veux les partager,

Parlez, parlez de grace.

HORTENSE.

Non, non, Julien, je dois subir

Un destin bien sévère ;

Le devoir me dit d'obéir,

Et mon cœur de me taire.

ENSEMBLE.

JULIEN.

Ne dois-je pas vous protéger, etc.

HORTENSE.

Vous ne pouvez me protéger,

N'insistez pas, de grace...

(A part.)

Un autre, hélas ! doit partager

Le sort qui me menace.

JULIEN.

Hortense, vous ne pouvez plus vous taire, cette incertitude est trop cruelle... je veux tout savoir !..

oo

SCÈNE VII.

HORTENSE, VÉSINET, JULIEN.

VÉSINET, sortant du cabinet à droite, à Hortense.

Mademoiselle... Que vois-je ? M. Julien... Enchanté, mon cher.

JULIEN, saluant.

Monsieur...

VÉSINET.

Mademoiselle, monsieur votre père vous demande près de lui.

HORTENSE.

Je vais m'y rendre, monsieur. (A part.) Mes forces allaient me trahir.

VÉSINET, conduisant Hortense au cabinet à droite.

Il va vous donner connaissance des clauses du contrat.

JULIEN, à part.

Du contrat !.. Du contrat !

6

SCÈNE VIII.

JULIEN, VÉSINET, puis LAMBERT.

VÉSINET, après avoir posé sa canne près du guéridon, à droite.

Ma foi, mon cher secrétaire, vous nous surprenez agréablement.

JULIEN, vivement.

Dites-moi, monsieur, de quel contrat voulez-vous parler tout à l'heure ?

VÉSINET.

Au fait, j'aurais dû prévenir la question : j'ai l'honneur de vous faire part de mon mariage avec M^{lle} de Lavaupière...

JULIEN.

Avec M^{lle} Hortense!... (A part.) Voilà donc le motif de ses larmes !

VÉSINET.

Vous voyez que la romance a porté ses fruits.

JULIEN.

Monsieur, ce mariage ne se fera pas.

(Lambert paraît au fond.)

VÉSINET.

Ah!... bah! qui donc s'y opposera ?

JULIEN.

Moi...

LAMBERT, frappant sur l'épaule de Vésinet.

Et moi !

VÉSINET, interdit.

Hein ?

LAMBERT.

Vous voyez qu'il y a de l'écho, monsieur Résinet ?

VÉSINET.

Eh ! c'est notre brave brigadier ?

LAMBERT.

Lui-même, et qui arrive à propos, d'après ce que Pierrette vient de m'apprendre, pour vous empêcher de faire le malheur d'une pauvre jeune fille qui ne vous aime pas...

VÉSINET.

Qui ne m'aime pas ?

JULIEN.

Non, monsieur.

VÉSINET.

Ah ! c'est charmant !... Et qui donc aime-t-elle?... (A Julien, avec ironie.) Vous, peut-être !...

JULIEN.

A cela je n'ai rien à répondre ; mais, ce qu'il m'est permis de vous dire, c'est que vous ne l'épouserez pas !..

LAMBERT.

Non, vous ne l'épouserez pas.

VÉSINET.

Allons, je suis entre deux feux.

LAMBERT.

Et ça doit vous sembler drôle, mon pharmacien, vous qui n'y êtes pas habitué. . mais c'est comme ça !...

LE SECRET DU SOLDAT.

VÉSINET.

Et ces messieurs arrivent tout exprès de l'armée de la Loire pour s'opposer à mon mariage ?

LAMBERT.

Comme vous dites.

VÉSINET.

Tenez, mon brave Lambert, si j'étais un Prusien ou un Cosaque, je pourrais avoir peur de vous ; mais je vous avouerai que dans cette lutte vous ne paraissez pas très redoutable... (Cherchant.) Où est donc ma canne ?

LAMBERT.

Sa canne... Ah ! il veut jouer de la canne!... attends, méchant...

VÉSINET.

Qu'est-ce qui vous a dit un mot de cela?... Je cherche ma canne .. c'est une habitude... un tic... voilà tout.

LAMBERT.

A la bonne heure.

VÉSINET.

J'ai pour armes dans cette circonstance l'amour de ma future et le consentement du père... ça me suffit.

LAMBERT.

Quant à l'amour de M^{lle} Hortense, ça regarde Julien... mais pour ce qui est de M. Lavaupière, j'en fais mon affaire, et je vous promets que s'il vous a donné son consentement, il ne vous le laissera pas long-temps.

VÉSINET.

De mieux en mieux, les choses deviennent bouffonnes... l'un veut m'enlever le cœur de la fille, l'autre le consentement du père... Parbleu, je suis curieux de voir cela... (Riant.) et pour ne pas rester plus long-temps dans ma cruelle incertitude, je vais prévenir à l'instant même M. de Lavaupière de votre arrivée.

LAMBERT.

Vous me rendrez service.

VÉSINET.

Air : Entendez-vous, c'est le canon (Ange au 6^e étage).

Nous serons tous bientôt d'accord,

Vous avouerez votre défaite.

Pour vous faire battre en retraite

Je m'en vais chercher du renfort.

LAMBERT.

Garde à vous, mon cher, en ce jour,

Car votre allié n'est qu'un Cosaque ;

Nous lui ferons tourner casaque,

Et lui vous l'ra fair' demi-tour.

ENSEMBLE.

VÉSINET.

Nous serons tous bientôt d'accord, etc.

LAMBERT, à Julien.

Pour ton bonheur nous s'rons d'accord,

Ton rival va battre en retraite,

Et sans tambour et sans trompette

Il l'ra malgré son renfort.

JULIEN.

Puisse mon cœur n'avoir pas tort !
De mon bonheur je m'inquiète ;
Par quelle puissance secrète
Verrai-je ici fixer mon sort ?

(Vésinet sort par la droite.)

SCÈNE IX.

LAMBERT, JULIEN.

LAMBERT, s'asseyant.

Eh ! ben, y paraît que ça chauffait ici... y n'é-
tait qu' temps d'arriver... mais morbleu ! nous y
voilà... et d'aplomb !... Si quelqu'un se marie, je
réponds que ce sera toi.

JULIEN.

Mais, mon père, vous êtes donc bien certain
que M. de Lavaupière consentira à m'unir à sa
fille ?

LAMBERT.

S'il y consentira !... Qu'est-ce que je t'ai dit
quand nous avons quitté ce château il y a trois
mois, toi pour te rendre à ton régiment, et moi
pour aller rejoindre la grande armée ?... Je t'ai dit :
Sers bien ton pays, sois brave, distingue-toi, et à
ton retour je te ferai riche et heureux.

JULIEN.

Oui, ce sont là vos paroles.

LAMBERT.

Eh bien ! tu t'es distingué, tu as été décoré sur
le champ de bataille... tu as tenu ta promesse,
c'est à mon tour de tenir la mienne. (Il se lève.
— Montrant sa croix.)

Air : Un homme pour faire un tableau.

Écoute-moi, tu vois ce ruban,
Prix de tant de mal et de peine,
Il ne me rapporte par an
Que deux cent-cinquant francs à peine,
C'est un prix fait : et cependant
Le tien, de date plus récente,
Va te rapporter, mon enfant,
Quarante mill' livres de rente.

JULIEN.

Quarante mille livres de rente !

LAMBERT.

Ou bien cinquante... qui sait ?... peut-être
soixante... et tout ça en bons biens au soleil, avec
un château pour les menus plaisirs. J'espère qu'a-
vec une haute-paie comme celle-là, tu pourras,
comme je te le disais, payer tous les matins la
goutte au vieux Lambert...

JULIEN.

Mais expliquez-moi...

LAMBERT.

Tout à l'heure... voilà M. Résinet.

SCÈNE X.

JULIEN, LAMBERT, VÉSINET,
puis LAVAUPIÈRE.

VÉSINET, entrant par la droite.

Messieurs, je vous annonce M. de Lavaupière,
je lui ai fait part de notre conversation, et je vous
préviens qu'il est très monté contre vous.

LAMBERT.

Vraiment ?... Eh bien, il descendra...

VÉSINET.

J'en doute.

(Lavaupière paraît.)

LAMBERT.

Bonjour, monsieur de Lavaupière... comment
va votre santé ?

LAVAUPIÈRE.

Monsieur, avant tout je voudrais savoir...

LAMBERT.

Comment nous nous portons ?... Vous êtes trop
bon... Pour ma part, j'en ai été quitte pour une
blessure légère...

LAVAUPIÈRE.

J'en suis fort aise... Mais...

LAMBERT.

Julien, présente aussi tes civilités à monsieur
de Lavaupière...

JULIEN, saluant.

Monsieur...

LAMBERT.

Ah ! il a fait parler de lui au régiment !... à la
dernière affaire contre les Autrichiens, il a été
décoré sur le champ de bataille.

VÉSINET, bas à Lavaupière.

Ils veulent éviter l'explication.

LAVAUPIÈRE.

Monsieur, je ne suis pas venu dans ce salon
pour apprendre des choses qui vous sont rela-
tives et qui m'importent fort peu ; mais pour
vous demander compte des propos inconvenans
que vous avez tenus à monsieur sur mes intentions
et celles de ma fille.

VÉSINET, à part.

A la bonne heure... il attaque franchement.

LAMBERT.

Il n'y a rien eu d'inconvenant dans mes pa-
roles : j'ai tout simplement dit à monsieur : Vous
n'épouserez pas M^{me} Hortense, et voilà !

JULIEN, bas à Lambert.

Vous allez l'irriter !...

LAMBERT.

Qu'est-ce que ça me fait ?

LAVAUPIÈRE.

Vous osez le répéter devant moi ?

LAMBERT.

Oh ! mon Dieu, oui...

VÉSINET, à part.

Quel front !...

LAVAUPIÈRE.

Eh bien ! puisque vous m'y forcez , je vous ordonne de sortir à l'instant même de cette maison.

VÉSINET.

Vous l'entendez , messieurs ?

LAMBERT.

Très bien... parfaitement bien , et... nous restons.

LAVAUPIÈRE.

C'est trop fort !

LAMBERT.

Nous restons jusqu'à ce que j'aie eu avec vous une petite conversation... quand je dis petite , elle sera peut-être un peu longue... ainsi , je vous engage à vous asseoir... Julien , offre un siège à monsieur.

LAVAUPIÈRE , à part.

Ce diable d'homme m'impose malgré moi.

VÉSINET , à part.

Il fait comme chez lui... (Haut.) Allons , asseyons-nous. (Il s'assied.)

LAMBERT.

Pardon , monsieur Résinet , mais ce que j'ai à dire à monsieur ne vous regarde pas.

VÉSINET.

Comment ?...

LAVAUPIÈRE.

Vous vous trompez , monsieur est maintenant de ma famille , et rien de ce qui me regarde ne doit lui être étranger.

VÉSINET , triomphant.

Vous l'entendez ?

LAMBERT , à Lavaupière.

Puisque vous le voulez. (Bas.) Cependant je vous préviens que ce que j'ai à vous dire est relatif à l'acquisition que vous avez faite de ce château.

LAVAUPIÈRE , bas à Lambert.

Ah ! c'est relativement... (Haut , à Vésinet.) Mon cher Vésinet , en effet , notre conversation ne vous intéresse nullement... faites-moi donc le plaisir de nous laisser quelques instans...

LAMBERT , à Vésinet.

Vous l'entendez ?...

VÉSINET , interdit.

Cependant...

LAVAUPIÈRE.

Je vous en prie...

VÉSINET , se résignant.

Allons , je vous obéis.

LAMBERT , le prenant par la main.

Monsieur Résinet , allez prendre l'air , ça vous fera du bien.

VÉSINET , à part.

Qu'est-ce que cela signifie ?... (Il sort par le fond.)

SCÈNE XI.

LAVAUPIÈRE , LAMBERT , JULIEN.

LAMBERT.

A présent nous pouvons nous asseoir.

LAVAUPIÈRE.

C'est inutile.

LAMBERT.

Comme vous voudrez...

LAVAUPIÈRE.

Je vous écoute ; mais de grâce hâtez-vous de parler...

LAMBERT.

Vous êtes pressé... vous avez peut-être tort... enfin n'importe , m'y voilà. Avant tout , monsieur de Lavaupière , pour l'acquit de ma conscience , je dois vous demander , pour Julien , la main de votre fille...

LAVAUPIÈRE.

Et moi , monsieur , pour l'acquit de la mienne , je vous la refuse.

JULIEN , à part.

J'en étais sûr!..

LAMBERT.

Cependant , regardez-y à deux fois... le parti est peut-être plus avantageux que vous ne pensez ; vous pourrez vous repentir de ne pas l'avoir accepté.

LAVAUPIÈRE.

C'est possible ; mais ce n'est pas au moment où ma fille est recherchée par un riche habitant de ce pays , que j'irai la donner à un jeune homme sans fortune...

LAMBERT.

Il faut donc que Julien ait de la fortune?... Eh ! bien ! il en aura... et de plus , de la noblesse !

JULIEN.

De la noblesse , à moi ?

LAMBERT.

Oui , et de la bonne... Par exemple ! ça nous coûtera un peu cher à tous deux , monsieur Lavaupière , car vous perdrez ce que vous aimez le plus au monde : l'argent... et moi je cesserai de m'entendre appeler : mon père par l'enfant que j'ai toujours aimé comme le meilleur des fils.

JULIEN.

Que dites-vous ? moi cesser de vous appeler mon père ?

LAMBERT.

Merci , merci , mon garçon , je n'avais pas besoin de cette nouvelle marque de ta tendresse pour apprécier ton cœur ; mais le moment de tout dire est arrivé... et je parlerai. Voilà l'histoire. C'était dans les premières années de la révolution , je quittais la chaumière de ma mère pour rejoindre l'armée qui devait se porter sur le Rhin , lorsque passant à un quart de lieue d'ici , j'aperçois un

château que dévorait les flammes... Son propriétaire venait de partir pour l'émigration... Tout à coup un homme tombe expirant près de moi... je reconnais un des serviteurs du château... Pitié ! pitié ! me dit-il, non pour moi, car j'ai été blessé dans ma fuite et je vais mourir, mais pour le fils de mon maître... et il me présente un jeune enfant qu'il portait dans ses bras... Je me charge du précieux fardeau, et, soutenant de mon mieux ce fidèle serviteur, nous gagnons la chaumière de ma mère... A peine avions-nous franchi le seuil que le vieillard expire, et je reste seul dépositaire de l'enfant qu'il avait sauvé des flammes... cet enfant, Julien, c'était toi...

JULIEN.

Moi !...

LAMBERT.

Et ton père était le propriétaire du château incendié... le marquis de Morange.

LAVAUPIÈRE, à part.

Le marquis de Morange, mon ancien maître !

JULIEN.

Et mon père existe ?

LAMBERT.

Non, il est mort...

JULIEN.

Mort !

LAMBERT.

Vous l'avez connu, monsieur de Lavaupière ?..

LAVAUPIÈRE, d'un air indifférent.

Moi ? peut-être, c'est possible... Et le serviteur vous remit sans doute, avec l'enfant qu'il avait sauvé, les preuves qui constataient sa naissance ?

LAMBERT.

Mon Dieu non, aucun papier.

LAVAUPIÈRE, à part.

Je respire !... (Il s'assied.)

LAMBERT.

Aussi, n'ayant aucun moyen de rendre Julien à son père, je me décidai à l'élever comme mon enfant... ma mère lui donna les premiers soins, et à la mort de la digne femme, comme Julien était déjà grand, j'obtins de l'Empereur une bourse au Lycée de Versailles pour mon fils d'adoption.

JULIEN.

Ah ! mon bienfaiteur, comment Julien pourra-t-il jamais reconnaître tout ce que vous avez fait pour lui ?...

LAMBERT.

Tu es devenu un brave et honnête garçon, tu peux te considérer comme quitte envers moi...

JULIEN.

Oh ! jamais.

LAMBERT.

Vous voyez, monsieur Lavaupière, que sous le rapport de la noblesse il ne manque rien à Julien... quant à la fortune, je vous laisse le maître d'en fixer le chiffre vous-même... vous devez me comprendre !..

LAVAUPIÈRE.

Moi, je ne vous comprends pas du tout.

LAMBERT.

Comment vous ne pensez pas devoir quelque chose au fils du marquis de Morange ?...

LAVAUPIÈRE, se levant.

Monsieur, je ne dois rien à personne.

LAMBERT.

Eh ! bien, puisqu'il le faut... je vais continuer mon histoire... Julien, arme-toi de courage... mon ami... ce qui me reste à dire va te blesser au cœur... Je voulais t'épargner cette funeste révélation ; mais tu le vois, monsieur me force de parler. (A Lavaupière.) Écoutez donc... En 1813... il y a deux ans... à la bataille de Montmirail, mon régiment enfouça un carré ennemi... dans la mêlée je fis prisonnier de ma propre main le général qui le commandait... il était blessé et je m'empressai de le conduire à l'ambulance... Jugez de mon étonnement quand, après quelques mots qu'il prononça, je reconnus dans ce général... un Français !.. le marquis de Morange !..

JULIEN.

Mon père !.. mon père dans les rangs de nos ennemis !... Ah ! malheur ! malheur !..

(Il met la main sur sa croix.)

LAMBERT.

Julien... je te l'ai dit... il te faut du courage... mais laisse-moi achever... La blessure du marquis était mortelle... je m'empressai de lui apprendre l'existence de son fils... à cette nouvelle si inattendue un rayon de joie vint ranimer ses traits, des larmes mouillèrent ses yeux... Tirant un portefeuille de son sein... « Pour Julien, me dit-il, pour mon fils.. » Puis il ajouta :

Air : Te souviens-tu ?

Un sort fatal m'arma contre la France,

De l'étranger je rêvai le succès...

Ma trahison reçoit sa récompense,

Je meurs frappé par la main d'un Français !

La honte, hélas ! à ma faute s'attache,

Et le remords ne saurait l'effacer...

Mon fils, ton sang peut seul laver la tache

Du nom flétri que je vais te laisser.

JULIEN, accablé.

Ah ! mon Dieu !..

LAMBERT.

Ce vœu de ton père mourant devint aussi le mien... et j'ai voulu l'accomplir... voilà pourquoi je suis resté deux années sans te révéler ta naissance... voilà pourquoi j'ai attendu, pour l'acquiescer le nom de ton père, que sa mémoire fût réhabilitée par toi sur le champ de bataille.

JULIEN.

Ah ! merci, merci, mon second père... c'est le plus grand de vos bienfaits !

LAMBERT.

Mais revenons au portefeuille... savez-vous ce qu'il contenait, monsieur Lavaupière ?

LAVAUPIÈRE.

Je ne m'en doute pas...

LAMBERT.

Il faut donc que je vous le dise... Il renfermait d'abord l'acte de naissance de Julien... et ensuite une lettre signée de vous !

LAVAUPIÈRE, ironiquement.

Signée de Lavaupière ?

LAMBERT.

Non pas précisément, mais signée Pierre Laveau, nom que vous portiez à cette époque. Dans cette lettre, monsieur Pierre Laveau, alors intendan-
tant de M. le marquis de Morange, vous annon-
ciez à votre maître que, d'après ses ordres et avec
son argent, vous vous étiez rendu acquéreur de ses
terres et de son château vendus comme propriétés
nationales... de plus vous vous reconnaissiez
comme simple dépositaire de cette fortune et
vous vous engagiez à la restituer fidèlement, soit
au marquis, soit à ses héritiers, à leur première
réquisition...

LAVAUPIÈRE, à part.

Il sait tout !

LAMBERT.

Or, voici le fils et l'héritier du marquis de
Morange... vous savez à présent ce qu'il vous
reste à faire...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, HORTENSE entrant par la droite
et écoutant au fond.

LAMBERT.

Allons, Julien, ouvre le portefeuille que je t'ai
remis et prouve à monsieur Lavaupière que je lui
ai dit la vérité.

JULIEN, embarrassé.

Le portefeuille...

LAMBERT.

Oui, le portefeuille... Est-ce que tu ne l'as pas
toujours sur toi ?

JULIEN.

Mon père...

LAMBERT.

Tu l'aurais perdu?...

LAVAUPIÈRE, à part.

Quel espoir !

JULIEN.

Non, mon père... mais avant de partir j'ai pensé
qu'il serait mieux en d'autres mains que les
miennes et je l'ai confié...

LAMBERT.

A qui ?

JULIEN.

A une personne...

LAMBERT.

Voyons, à quelle personne?...

JULIEN, à part.

Après tout... je puis en faire l'aveu... ne dois-je
pas l'épouser?...

LAMBERT.

Répondras-tu, Julien ? à qui as-tu remis ce
portefeuille?...

JULIEN.

Le soir de mon départ... j'en ai rendu dépositaire
mademoiselle Hortense...

LAVAUPIÈRE.

Ma fille...

HORTENSE, s'avançant.

Moi, monsieur?.. vous vous trompez...

LAVAUPIÈRE, avec joie et à part.

Que dit-elle?..

LAMBERT.

Comment?...

JULIEN, à Hortense.

Je comprends votre hésitation; devant monsieur
votre père, vous craignez d'avouer le sentiment qui
nous rapprochait l'un de l'autre; mais en ce mo-
ment vous n'avez pas à vous alarmer d'un tel aveu,
car ce portefeuille que je redemande, en me
rendant la fortune et le rang qui m'appartien-
nent, me permettra d'aspirer au bonheur d'être
votre époux...

HORTENSE.

Mon Dieu, monsieur... votre assurance aurait de
quoi me faire douter de ma mémoire... mais non...
j'ai beau chercher dans mes souvenirs... je ne
vous ai pas vu... vous ne m'avez rien confié...

JULIEN.

Mais vous ne pouvez l'avoir oublié, je vous ai
demandé une entrevue...

HORTENSE.

Oui... cela est vrai... mais je me souviens aussi
qu'en recevant votre billet, je me suis promis de
ne pas me rendre à vos désirs.

JULIEN.

Mais cependant vous êtes venue... je vous ai
parlé...

HORTENSE.

Oh! non... non... cela n'est pas... cela n'est
pas!...

JULIEN, avec indignation.

Ah! mademoiselle!...

LAVAUPIÈRE, à part.

Je suis sauvé !

LAMBERT.

Mille tonnerres !

LAVAUPIÈRE.

Vous le voyez, messieurs, je vous ai écoutés
avec patience... mais il est temps de mettre un
terme à tout ceci...

JULIEN.

Vous avez raison, monsieur, et je ne presserai
pas davantage mademoiselle de parler... Je le
vois, j'étais un fou, un insensé quand je croyais à
son amour... Puisse le souvenir de Julien n'é-
veiller jamais en elle ni regrets, ni remords!...

HORTENSE.

Des remords!... Mais vous m'accusez donc ?

JULIEN.

Non, je n'en ai pas le courage...

LAMBERT.

Et moi je le prends... oui, je vous accuse de vous être entendue avec votre digne père pour dépouiller Julien de sa fortune...

HORTENSE.

Oh! ciel... qu'osez-vous dire?

LAVAUPIÈRE.

C'en est trop!... pour la dernière fois, je vous l'ordonne... sortez de chez moi!...

LAMBERT.

Un valet mettre à la porte le fils de son maître!

JULIEN.

Arrêtez, mon père!

LAVAUPIÈRE.

Misérable! à moi, mes gens!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DOMESTIQUES, puis VÉSINET.

LAVAUPIÈRE.

Chassez d'ici ces deux intrigans!

HORTENSE.

Mon père!

LAMBERT.

Le premier qui approche...

VÉSINET, entrant par le fond.

Eh bien! qu'y a-t-il donc?

HORTENSE, à part.

Mais, mon Dieu, ce doit être un rêve!

FINAL.

Musique de M. Thys.

LAVAUPIÈRE.

Il faut obéir et vous taire,

Ne prolongez pas ce débat.

LAMBERT.

Sortons, Julien, car de colère

Mon sang bouillonne et mon cœur bat...

JULIEN, à part.

Moi qui croyais à son amour,

A sa candeur, hélas! c'était un songe.

HORTENSE, à part.

Est-ce bien lui qui d'un mensonge

Ose m'accuser en ce jour?...
VÉSINET, à part.

Qui peut causer pareil orage?

Avant tout je veux le savoir.

HORTENSE, à part.

Mon cœur se brise à cet outrage,

Ah! je succombe au désespoir!

ENSEMBLE.

LAVAUPIÈRE.

Il faut obéir et vous taire,

Ne prolongez pas débat.

Sortez d'ici; car de colère

Mon sang bouillonne et mon cœur bat.

LAMBERT.

Il faut obéir et nous taire,

Ne prolongeons pas ce débat.

Sortons, Julien; car de colère

Mon sang bouillonne et mon cœur bat.

JULIEN.

Il faut obéir et se taire,

Ne prolongeons pas ce débat.

Sortons d'ici; car je préfère

La ruine à ce fâcheux éclat.

VÉSINET.

Je n'y comprends rien; quel mystère!

Et que veut dire ce débat?

A leurs paroles de colère,

De surprise ici mon cœur bat.

HORTENSE.

A leurs paroles de colère,

D'effroi, de douleur mon cœur bat!

Fatal moment, cruel mystère!

Ah! je succombe à ce débat.

LES DOMESTIQUES.

Il faut obéir et vous taire,

Ne prolongez pas ce débat;

Que nous importent la colère

Et les menaces du soldat?

(A la fin de l'ensemble, Lambert s'éloigne avec Julien.

Hortense tombe évanouie dans un fauteuil.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

La ferme du fermier Giroux, frère de Lambert. — A gauche, la maison d'habitation du fermier. A droite, au premier plan, un vieux saule ombrageant une chapelle ornée de la statue de la Vierge : on y arrive par des degrés. Près du saule, un banc de pierre. Au fond, un ravin traversant le théâtre, et sur lequel on a jeté une planche pour servir de pont. Au delà du ravin, sur une petite montagne, une cabane de berger.

SCÈNE I.

LAVAUPIÈRE, entrant par la gauche.

Ce portefeuille m'a préoccupé toute la nuit ; ma fille aurait peut-être pu me donner quelques renseignements ; mais son évanouissement d'hier m'a empêché de l'interroger, et ce matin j'ai vainement frappé à sa porte, elle reposait encore... Au surplus, j'ai tout pesé, tout calculé... Ce jeune homme est bien le fils et l'héritier du marquis de Morange ; les papiers qui constatent ses droits sont égarés, il est vrai ; mais ils se retrouveront tôt ou tard... Pour éviter ma ruine, le seul parti qui me restait, c'était de venir ici, à cette ferme, et de voir Lambert, afin d'entrer en accommodement avec lui... Après la scène violente d'hier, ce sera peut-être difficile... mais avec un peu d'adresse... D'ailleurs, Julien aime ma fille, et en lui accordant la main d'Hortense... Que vais-je faire?... Par ma démarche je leur fournis des armes contre moi ; j'avoue qu'ils ont dit la vérité... que les biens que je possède ne m'appartiennent pas, que le nom que je porte je l'ai usurpé. Ainsi, sans parvenir peut-être à sauver ma fortune, je perds ma considération !.. Non, je ne me mettrai pas à leur merci... Mais n'est-il donc pas un autre moyen de conserver mes richesses avec l'estime du monde?... Si fait ! il en est un, et je l'emploierai. (Regardant à droite.) Que vois-je ? Vésinet ! Que vient-il faire ici et de si grand matin ? Quoi qu'il en soit, il ne pouvait arriver plus à propos.

SCÈNE II.

VÉSINET, LAVAUPIÈRE.

VÉSINET, entrant par le premier plan à droite, sans voir Lavaupière.

Décidément, il faut que je parle au père d'Hortense, et si l'explication n'est pas satisfaisante, je renonce à faire le bonheur de sa fille. Rendons-nous au château. (Apercevant Lavaupière.) Tiens, c'est vous, monsieur Lavaupière, par quel hasard ?...

LAVAUPIÈRE.

Et vous-même, mon cher Vésinet, quel motif vous amène ici ?

VÉSINET.

J'y viens poursuivi par un songe affreux.

LAVAUPIÈRE.

Un songe ?

VÉSINET.

J'ai rêvé cette nuit que vous étiez complètement ruiné et que vous me demandiez l'aumône... En voilà un cauchemar pour un gendre qui compte sur la succession de son beau-père !

LAVAUPIÈRE.

Et vous avez pu vous affecter un moment d'une pareille vision ?

VÉSINET.

Eh bien ! oui, je l'avoue, il m'a semblé que c'était un avertissement du ciel.

LAVAUPIÈRE..

Par exemple !

VÉSINET.

Mettez-vous à ma place... Vous êtes M. Vésinet, ex-pharmacien des armées, doué d'une jolie fortune, d'un physique agréable et d'une canne à pomme d'or. Une jeune fille vous aime, vous me demandez sa main, à moi, M. Lavaupière ; je vous l'accorde en vous disant : monsieur Vésinet, quant à la dot de ma fille, je ne vous donne à peu près rien ; mais tout ce que je possède vous reviendra après moi.

LAVAUPIÈRE.

Oui, je vous ai dit cela...

VÉSINET.

Tout à coup, au moment de la signature du contrat, une scène éclate entre moi, M. Lavaupière, et deux militaires plus ou moins gradés.

LAVAUPIÈRE.

Eh bien ! après ?

VÉSINET.

Vous, monsieur Vésinet, vous étiez à la porte, attendu que j'avais eu soin de vous faire sortir... Mais vous avez l'oreille fine, vous saisissez des mots à double entente, tels que ceux-ci, par exemple : Monsieur Lavaupière, votre fortune ne vous appartient pas, vu qu'elle appartient à un autre... Alors, qu'est-ce que vous vous dites ? Vous vous dites naturellement : Voyons donc.. voyons donc... Mais j'y pense, si le beau-père ne possède plus rien de son vivant, qu'est-ce qu'il me laissera après sa mort?... Le droit de pourvoir aux frais de ses funérailles... Vous voyez donc bien que je n'ai pas eu tort de rêver que vous me demandiez l'aumône.

LAVAUPIÈRE.

Ainsi, monsieur Vésinet, vous me feriez l'injure de supposer que mes biens sont la propriété d'un autre?

VÉSINET.

Mettez-vous à ma place.

LAVAUPIÈRE.

Eh bien ! la preuve qu'ils m'appartiennent, c'est que je vous les donne.

VÉSINET.

Je trouve la preuve excellente... Après un pareil procédé, je n'ai qu'un mot à vous dire : J'accepte !

LAVAUPIÈRE.

J'y comptais...

VÉSINET.

Et moi je n'y comptais pas... surtout après notre conversation d'hier.... Beau-père, vous êtes un homme étonnant.

LAVAUPIÈRE.

Vous trouvez sans doute ma nouvelle résolution un peu brusque?... mais la nuit porte conseil ; j'ai réfléchi qu'à mon âge on devait, avant tout, songer au bonheur de ses enfants et se contenter d'une existence modeste.

VÉSINET.

Vous l'aurez... Je vous ferai une pension alimentaire et je vous répéterai ce que vous m'avez dit hier : Fixez-en vous-même le chiffre... Douze cents francs, par exemple ?...

LAVAUPIÈRE.

Merci, mon gendre, vous n'aurez rien à me donner sur vos propres revenus... Je me réserve seulement l'usufruit des propriétés que je vous laisse... soixante mille livres de rente.

VÉSINET.

Mais alors, beau-père, je ne vois pas quel avantage je trouve dans ce marché-là.

LAVAUPIÈRE.

Il est énorme !.. Vous devenez immédiatement un riche propriétaire, et vous n'avez plus de crainte pour l'avenir.

VÉSINET.

Vous croyez ?.. (Il semble calculer tout bas.)

LAVAUPIÈRE, à part.

De mon côté, je suis tranquille... Ce soir, après le mariage, je pars pour l'Italie... Le portefeuille pourra se retrouver ensuite ; on n'aura plus à me demander compte de la fortune du marquis de Morange quand, par un contrat légal, elle sera passée dans les mains d'un autre.

VÉSINET, qui a réfléchi.

Au fait, en réfléchissant bien, beau-père, vous avez raison... ça me fera soixante mille francs de rente... que j'aurai à vous donner tous les ans... mais je serai un gros propriétaire.

LAVAUPIÈRE.

C'est convenu... Allez vous préparer pour la cérémonie ; moi, je rentre au château pour faire le changement de rédaction sur le contrat, et

nous le signerons avant le mariage... Au revoir, mon gendre.

VÉSINET.

Sans adieu, généreux beau-père... Je vais prévenir tout le monde et faire sonner les cloches.

AIR : Éternelle amitié.

(A lui-même.)

En formant ce lien,

Non je ne crains plus rien ;

Quoi qu'il puisse arriver, je garderai le bien.

(Haut.)

Je reviens promptement,

Oui, je sais maintenant

Ce matin au château que le bonheur m'attend.

LAVAUPIÈRE.

(A lui-même.)

En formant ce lien,

Non je ne crains plus rien ;

Quoi qu'il puisse arriver, je garderai le bien.

(Haut.)

Revenez promptement,

Vous savez maintenant

Qu'au château ce matin le bonheur vous attend.

(Lavaupière sort par la gauche, au fond ; Vésinet par la droite, au premier plan.)

SCÈNE III.

PIERRETTE, puis JULIEN.

(Au moment où Lavaupière et Vésinet disparaissent, Pierrette sort de l'écurie une fourche à la main.)

PIERRETTE.

Tiens ! M. Vésinet et M. Lavaupière qu'étaient ici... Est-ce qu'ils se douteraient?... Faut croire que non, puisqu'ils s'en vont.

JULIEN, sortant de la ferme, à lui-même.

Non, ce n'est pas vivre !... Toujours sa pensée est avec moi, son image est sans cesse devant mes yeux.

PIERRETTE, à part.

Ah ! v'là Julien. Je ne sais pas ce qui s'est passé hier au château ; mon oncle Lambert et lui, ils avaient un air ébouriffé...

JULIEN.

Et mon père veut que je l'oublie !

(Il s'assied à droite sur le banc du saule.)

PIERRETTE.

Si le cousin savait... Mais non, je veux lui laisser le plaisir de la surprise. (Regardant dans l'écurie.) Oh ! là ! oh !... Ils se battent là dedans... Attends, toi, la rouge ! (Elle rentre.)

JULIEN, seul.

Elle m'aurait pourtant ! elle me l'avait dit, du moins ; et moi, pouvais-je ne pas croire à un sentiment qu'il m'était si doux d'inspirer ?... (Tirant de son sein le bracelet qu'Hortense lui a donné au premier acte.) Le voilà, le gage de son amour menteur... Il ne devait jamais me quitter... Mais

à présent, ce serait lâcheté à moi de le garder... Je ne peux le lui rendre... je dois l'anéantir, le briser... L'anéantir? Mais n'a-t-il pas encore du charme pour moi? N'est-ce pas une consolation que mon cœur accepte, malgré la raison qui me dit de m'en séparer?... Hortense! se peut-il qu'elle m'ait si cruellement trompée!... O mon Dieu! . . mon Dieu!

(Il reste plongé dans sa rêverie.)

SCÈNE IV.

LAMBERT, sortant de la ferme, JULIEN.

LAMBERT, sans être vu de Julien.

Le voilà!.. il pleure... morbleu!.. sa douleur me fend l'âme... Et je pleurerai aussi, moi, si j'osais... Mais non, les anciens doivent aux conscrits l'exemple du courage... Allons, Lambert, renforce ta sensibilité et allume ta bouffarde.... (Il bat le briquet et allume sa pipe en parlant. Haut.) Déjà levé, mon garçon!

JULIEN, cherchant à dissimuler son abattement.

Bonjour, mon père.

LAMBERT, à part.

Je voudrais pourtant bien lui adresser quelques paroles de consolation. (Haut.) Dis donc, Julien, veux-tu fumer une pipe?

JULIEN.

Merci, mon père.

LAMBERT.

C'est vrai, la pipe n'est pas ton élément... Tu n'as pas de mauvaises habitudes, toi, tu n'as que de bonnes qualités... Ah! tu étais digne du rang et de la fortune que ton père t'avait légués... Maudit amour!... Dire que sans lui tu serais un marchand riche et puissant!

JULIEN.

Soyez-en sûr, de tout ce que j'ai perdu ce n'est ni la noblesse, ni la fortune que je regrette.

LAMBERT.

Ah! je sais bien... c'est celle qui t'a ruiné par son intrigue, par son mensonge.

JULIEN.

De grâce, ne l'accusez pas devant moi; mon cœur ne pourrait s'empêcher de la défendre.

LAMBERT.

Encore?... Eh bien! c'est une faiblesse imparadmissible, car après son indigne conduite....

JULIEN, d'un air suppliant.

Mon père...

LAMBERT.

Soit!... Laissons cela et parlons d'autre chose.

JULIEN.

Oui, de notre position...

LAMBERT.

Morbleu! elle n'est pas des plus brillantes.

JULIEN.

Puisque le nouveau gouvernement vient de dé-

clarer qu'il ne reconnaissait ni les grades, ni les honneurs que l'Empereur a accordés pendant les cent jours, je n'ai plus le droit de porter l'épaulette.

LAMBERT.

Et nous nous trouvons sans solde et sans ressources.

JULIEN.

Nous devons donc aviser au moyen de nous suffire à nous-mêmes; car vous ne voudriez pas plus que moi rester à la charge de votre frère.

LAMBERT.

Sans doute; mais quel parti prendre?

JULIEN.

Eh bien! nous travaillerons, mon père.

LAMBERT.

Bien dit, garçon, nous travaillerons!... mais c'est que je ne sais rien faire, moi! depuis vingt ans je n'ai appris qu'à tirer des coups de fusil, et à présent c'est un état perdu.

JULIEN.

Ecoutez-moi. Les forges de Morincourt sont à un quart de lieue d'ici; grâce à l'éducation que j'ai reçue, j'ai acquis des connaissances en mécanique et en chimie. Eh bien! rendez-vous auprès du propriétaire de l'usine, mettez à sa disposition mon intelligence, mes forces, mon courage, et peut-être ne dédaignera-t-il pas mes services.

LAMBERT.

Parfait! ton idée est excellente, je l'adopte... Justement je le connais, cet honnête industriel; je cours lui demander pour toi les fonctions de contrôleur, d'inspecteur ou de n'importe quoi, et pour moi une place d'homme de confiance, d'homme de peine, ou d'homme de n'importe qu'est-ce.

JULIEN.

Non, mon père, non... ne lui parlez que de moi... Mon travail, je vous le promets, suffira à tous nos besoins... A votre âge le repos est nécessaire.

LAMBERT.

A mon âge?... Voyez-vous ce blanc-bec?... Ne dirait-on pas que je suis le doyen des invalides!

JULIEN.

Mais vos infirmités, vos blessures!

LAMBERT.

Mes blessures... Eh bien!... après?..

AIR: Il me faudra quitter l'empire.

Oui le travail peut être ma ressource,

Car la force est encor mon lot;

J'ai le pied solide à la course:

Au biscayen quoi qu' j'ai payé l'impôt,

Je prouverai qu' mon bras n'est pas manchot

Si ma poitrine' reçut plus d'une blessure,

C'est un malheur, le métier voulait ça;

Mais qu'on me mett' sur l'dos tout c' qu'on voudra,

Je s'rai d'aplomb, car l'enn'mi, je te l' jure,

Ne m'a jamais blessé de c' côté-là.

(On entend la cloche de l'église du village.)

LAMBERT.

Hein ? Qu'est-ce que c'est que ça... Eh ! mais , qu'as-tu donc , Julien ?

JULIEN , ému.

C'est l'annonce de mariage de M^{lle} de Lavau-
pière.

LAMBERT.

Déjà ! ils n'ont pas perdu de temps.

JULIEN.

Oh ! mon père... c'est pour vous , pour vous
seul que je veux vivre désormais.

LAMBERT , lui prenant la main.

Oui , oui , mon enfant , ma tendresse te tiendra
lieu de tout... Embrasse-moi , Julien , et du cou-
rage...

JULIEN.

J'en aurai... je le puiserai dans mon amour
pour vous ; mais , de grâce , rendez-vous aux
forges de Morincourt , et puissiez-vous réussir !
car , je le sens , le désespoir me menace , et pour
qu'il ne s'empare pas de moi , il faut que j'occupe
mon esprit , que je fatigue mes bras ; je n'ai de
refuge contre lui que dans l'activité et le travail.

LAMBERT.

Tu as raison ; le travail , c'est ce que je connais
de mieux contre les chagrins de tout genre...
avec lui il n'y a pas de peine incurable... Sans
adieu , mon garçon , je serai bientôt de retour.

AIR : Walse de Robin-des-Bois.

Oui je vais faire diligence ,
Et nous verrons combler nos vœux ;
J'espère que mon éloquence
Nous fera placer tous les deux.
Mon fils sois sans inquiétude.

JULIEN.

J'ai besoin du monde et du bruit ,
Je redoute la solitude ,
Car le souvenir m'y poursuit.

LAMBERT.

Oui , je vais faire diligence , etc.

JULIEN.

Mon père , faites diligence ,
Pour le succès je fais des vœux ;
Hâtez-vous , car j'ai l'espérance
Qu'on nous accueillera tous deux.

(Julien sort avec Lambert qu'il reconduit. Sur la ritour-
nelle de l'air , Hortense sort de la ferme ; elle s'arrête
un moment sur la porte , puis elle avance et regarde
étonnée.)

SCÈNE V.

HORTENSE , seule , regardant autour d'elle.

Par quel prodige me trouvé-je en ces lieux ?...
Hier au soir , quand je me suis endormie , c'était
au château , dans mon appartement , et tout-à-
l'heure , à mon réveil , je me suis trouvée dans
une chambre de cette ferme... Mon Dieu ! j'aurais-
je perdu la raison ?... serais-je folle !... Mais non ,

ces lieux , je les reconnais... voilà le champ de
roses... le vieux saule , près duquel ma mère a
fait édifier cette chapelle... N'est-ce pas le ciel
qui m'a conduite ici pour adresser à tout ce que
j'aimais le dernier adieu de mon bonheur et de
ma liberté ? (Nouveaux sons de cloche qui continuent
jusqu'au couplet.) C'est le moment fatal qui sonne
pour moi. Oh ! ma mère ! ma bonne mère ! pour-
quoi l'enge qui vous emporta m'a-t-il laissée sur
la terre pour souffrir et pleurer ! je serais si bien
auprès de vous !

AIR nouveau de M. Thys.

C'est la cloche du presbytère
Qui de l'hymen nous donne le signal ;
Sa voix appelle à la prière
Tous les témoins du serment nuptial.
Par ce bruit mon ame est glacée ,
A mon cœur il porte le deuil ;
O mon voile de fiancée ,
Que n'es-tu pour moi le linceul !

(Elle remonte la scène et se trouve près de Julien , qui est
entré par la droite , au fond.)

SCÈNE VI.

JULIEN , HORTENSE.

JULIEN.

Qu'ai-je vu ?... vous ici !... vous , Hortense !

HORTENSE , à elle-même.

Julien !... ah ! je le revois... Je devrais le fuir ;
mais je n'en ai pas le courage.

JULIEN , à part.

Plus de doute , elle vient me restituer en secret
le dépôt qu'elle n'osa pas me rendre devant son
père. (Haut.) Soyez bénie pour le bien que me
cause votre présence... J'ai tant souffert depuis
notre séparation !

HORTENSE , à elle-même , mais assez haut pour être
entendue de Julien.

Pas plus que moi !

JULIEN.

Il serait vrai ! Cette parole me prouve que je
puis encore compter sur votre amour... Merci ,
merci , Hortense , d'être revenue près de moi.

HORTENSE.

Détrompez-vous , monsieur , ce n'est pas ma
volonté qui m'a conduite ici.

JULIEN.

Comment ?

HORTENSE.

Ne m'interrogez pas , je ne pourrais vous ré-
pondre... Ma présence en ces lieux est pour moi
un mystère inexplicable !... inexplicable comme
les étranges paroles que vous n'avez pas craint de
m'adresser hier au château , devant mon père.

JULIEN.

Étranges , dites-vous ?... Ainsi donc , made-

moiselle, ce n'est pas pour me rendre ce portefeuille que vous êtes venue à la ferme?

HORTENSE.

Vous osez m'en parler encore?

JULIEN.

Eh! quoi?... ici .. sans autres témoins que votre conscience et la mienne, vous persisteriez? ..

HORTENSE.

Oui, monsieur, toujours.

JULIEN.

Je vous comprends, mademoiselle... mais vous eussiez mieux fait de venir à moi et de me dire avec confiance: Julien, cette fortune que vous réclamez est indispensable au bonheur, à l'existence de mon père, j'exige que vous y renonciez.

HORTENSE, voulant l'interrompre.

Monsieur...

JULIEN, continuant.

Alors, heureux de mériter votre reconnaissance, je vous aurais répondu: Qu'il garde la fortune, et moi l'espoir d'être un jour votre époux. Mais à présent j'ai tout perdu... Le sentiment filial qui vous a guidée nous sépare à jamais, et puisqu'un autre hymen se prépare pour vous, il ne me reste plus qu'à vous dire: Reprenez ce bracelet; je n'ai plus le droit de le porter.

HORTENSE, vivement.

Oh! oui, je le reprends, car vous en êtes indigne!... Cette dernière injure est la plus cruelle de toutes... Mais à la fin, monsieur, ma fierté se révolte... Je ne resterai pas plus long-temps sous le poids du soupçon que vous voulez faire peser sur moi... Ici, devant Dieu qui nous juge, en présence de cette sainte image, devant cette chapelle que ma pieuse mère fit ériger, j'en fais le serment solennel, non, ce portefeuille que vous me réclamez, je ne l'ai pas reçu!

JULIEN, la voix basse et au comble de l'étonnement.
Grand Dieu!...

HORTENSE.

Et maintenant, vous, monsieur, osez-vous jurer que vous me l'avez confié?

JULIEN.

Non, non, après votre serment... je vous crois, Hortense... Je ne doute plus que de ma raison. Tout ce qui s'est passé entre nous, le soir de mon départ, et qui est encore si bien présent à ma mémoire, ce n'était qu'une vision... Non, vous n'êtes pas venue à ce rendez-vous... non, je ne vous ai pas vue... non, vous n'avez pas reçu mes adieux... et j'ai osé vous croire coupable!... vous si candide, si pure... vous si digne de ce culte d'amour et de respect que même en vous accusant mon cœur vous gardait encore... Grace! grace... j'étais un fou, un insensé... que tout soit oublié... pardonnez-moi!.

(Il tombe aux genoux d'Hortense.)

HORTENSE.

Est-ce possible, monsieur?... Croyez-vous que

l'on puisse ainsi briser le cœur d'une pauvre jeune fille, lui supposer une intention coupable, l'accuser publiquement, et qu'il suffira ensuite de lui dire: tout est oublié, pour qu'elle pardonne à celui qui l'expose à mourir de honte et de douleur? Non, monsieur, non, cela ne s'oublie pas... malgré la volonté, l'âme se souvient; car, je le sens, j'ai beau le vouloir, je ne puis vous pardonner le mal que vous m'avez fait.

JULIEN, suppliant.

Hortense!

HORTENSE.

Air de Lady Melvil.

Quand votre soupçon m'a flétri,
Pourrais-je croire à votre amour?

JULIEN.

Je voudrais pour mon sang, ma vie,
Racheter cette erreur d'un jour.
Maintenant ma raison m'accuse,
Pitié, pitié pour le passé!
Ma folie était mon excuse:

Peut-on punir un insensé?

J'étais un fou, que votre cœur m'excuse:

Peut-on punir un insensé?

Pitié, pitié pour l'insensé!

SCÈNE VII.

PIERRETTE, JULIEN, HORTENSE.

PIERRETTE.

Ah! vous v'là, mam'selle. J'espère que vous avez joliment bien dormi dans ma chambre.

HORTENSE.

Que veux-tu dire?

PIERRETTE.

Eh! bien oui, c'est moi qui vous y ai transportée.

JULIEN.

Comment cela?

PIERRETTE.

Ce matin au p'tit p'tit jour, j'allais faire de l'herbe pour mes chéris de lapins, quand tout à coup, sur le banc du saule, j'aperçois une manière de fantôme tout blanc; je m'approche... c'était vous, mam'zelle, qui dormiez à six francs par tête.

HORTENSE, étonnée.

Je dormais?

PIERRETTE.

Naturellement, je reste d'abord baba; mais après, je me dis, dit-il, y n' fait pas chaud à c' matin, mam'selle pourrait bien attraper un rhume... en conscience, je ne peux pas la laisser dormir comme un abricot en plein vent. Là dessus je vous transvase dans ma chambre avec Jean Iglou, le garçon de ferme. N'avait-il pas peur de vous voir dormir les yeux ouverts!... moi, ça ne

pouvait pas m'effrayer, j'ai connu un mouton qui dormait comme ça.

JULIEN.

Ainsi, c'est pendant votre sommeil que vous avez quitté le château et que vous vous êtes rendue ici ?...

HORTENSE.

Oui, cela doit être.

JULIEN.

Quel trait de lumière !

PIERRETTE.

Pardine, j'ai deviné ça tout de suite, mam'selle est somnambule, comme notre ancien charretier qui se levait toutes les nuits pour aller manger les restes du souper.

HORTENSE.

Ah ! je comprends maintenant, ma mère m'a transmis ce don fatal d'agir et de parler quand ma raison et ma volonté semblent enchaînées par le sommeil, et cette entrevue que vous m'avez demandée, j'y suis venue sans le savoir.

JULIEN.

Il n'en faut pas douter, c'est conduite par cette force mystérieuse que vous vous êtes rendue à ma prière, et c'est à votre insu que je vous ai remis ce portefeuille... Hortense... Hortense... tout est expliqué !...

HORTENSE, avec expansion.

Oh ! oui, Julien, tout est expliqué ; mais, ce portefeuille, que puis-je en avoir fait ?

PIERRETTE.

Pardine, mam'selle, vous l'aurez caché quelque part, encore comme notre ancien charretier qui fourrait toujours son pain sec dans les grands pots de résiné, ça fait que quand il le retrouvait, il disait qu'il avait le droit de garder aussi ce qu'il y avait dessus.

HORTENSE, qui n'a pas écouté Pierrette.

Il ne peut être que dans mon appartement, et je vais... Mais si je reparais au château ce matin, au moment où mon mariage doit se célébrer, mon père me contraindra à l'obéissance.

JULIEN.

Ah ! restez... restez, Hortense.

LAMBERT, paraissant au fond.

Eh bien !... qu'est-ce que je vois là... elle ici ?...

PIERRETTE.

Ecoutez, mam'selle, je vas y aller, moi, au château, justement j'ai des œufs à y porter.... Je me glisserai adroitement dans vot' chambre... soyez tranquille, je bouleverserai tout de fond en comble, et ce sera bien le diable si je ne parviens pas à dénicher le portefeuille.

LAMBERT, à part.

Hein ? le portefeuille ?... Ah ! elle en convient donc, enfin ?

JULIEN.

Va, Pierrette, nous comptons sur toi.

HORTENSE.

Reviens vite, surtout.

PIERRETTE.

Ça va sans dire... Je ne m'amuserai pas à regarder les champignons pousser.

Ain de la Députation des demoiselles (Mlle Pujet).

A perdre haleine

Je vais courir,

Pour moi c'te peine

Est tout plaisir.

Je réussirai, j' l'espère,

Puisqu'il s'agit d' vot' bonheur :

Un' bonne action à faire,

Ça donn' des jamb's et du cœur.

ENSEMBLE.

HORTENSE.

Joie incertaine

Vient me saisir.

Ah ! si ma peine

Pouvait finir !

JULIEN.

Oui, notre peine

Pourra finir ;

Soyez certaine

De l'avenir.

PIERRETTE.

A perdre haleine, etc., etc.

(Pierrette sort par la droite, au fond.)

SCÈNE VIII.

HORTENSE, LAMBERT, JULIEN.

HORTENSE.

Ah ! Julien, quel espoir !

JULIEN.

Oui, nous pouvons encore compter sur le bonheur.

LAMBERT, se plaçant entre eux.

Excusez si je vous dérange ; mais voilà un tête-à-tête qui n'est guère correct le jour d'un mariage, mam'selle de Lavaupière !

HORTENSE.

Bon monsieur Lambert, quand vous saurez...

JULIEN.

Oui, mon père, lorsque je vous aurai dit...

LAMBERT.

Justement, je demande à savoir et à ce qu'on me dise... car, de ce côté-là aussi (Montrant Julien.) voilà une joie qui n'est pas à l'ordre du jour... surtout après ce qui s'est passé.

HORTENSE.

Mais il n'y a plus à en vouloir à personne.

LAMBERT.

Comment ?

JULIEN.

Sans doute, tout le monde était innocent.

LAMBERT.

En vérité... ah ça, expliquons-nous... Je n'ai pas l'habitude de deviner des charades... Ainsi tirons ça au clair et n'embrouillons pas les feux de file... Vous reconnaissez donc maintenant avoir reçu le portefeuille?

HORTENSE.

Je ne puis plus en douter.

LAMBERT.

Alors vous aviez donc perdu la mémoire?

JULIEN.

Non; mais pouvait-elle se souvenir de notre dernière entrevue, puisque je lui ai confié ce dépôt pendant un de ses accès de somnambulisme?

LAMBERT.

Ah! bah! mam'selle Hortense serait... Tiens, tiens, c'te pauvre enfant!... Mais je comprends tout à présent... ne sachant pas, elle ne pouvait dire... d'autant plus que quand on dort... c'est juste, ça s'explique tout seul. Et j'ai pu vous soupçonner, vous outrager!...

HORTENSE.

Les apparences étaient contre moi. Puis-je vous en vouloir?

LAMBERT.

C'est égal, j'aurais dû comprendre que vous, si bonne, si gentille, vous ne pouviez pas être coupable. (Montrant Julien.) Il l'a bien deviné lui!... Tenez, je mériterais quinze jours de cachot pour avoir manqué à ce qu'il y a de plus pur et de meilleur au monde... Mais ça ne se passera pas comme ça... voyons, quelle punition voulez-vous que je m'inflige?... n'y a pas à dire, il m'en faut une!

HORTENSE.

Il faut tâcher de m'aimer comme votre fille; car j'espère bien l'être un jour.

LAMBERT.

Pour ce qui est de ça, ça ne me sera pas difficile. Mais vous êtes donc bien sûre de retrouver le portefeuille?...

HORTENSE.

Oh! oui... oui... Pierrette va nous le rapporter.

LAMBERT.

Ainsi, mes enfans, plus d'obstacle à votre mariage... Sainte carabine! j'en pleure presque de joie.

JULIEN.

Ah! mon père, quel changement dans notre position!

LAMBERT.

Et moi qui venais t'annoncer que nous avions tous les deux une place dans les forges de Morincourt... Mais au lieu d'être contre-maitre, tu seras riche et marquis par dessus le marché... j'aime autant ça... A l'avenir tu n'auras plus rien à faire qu'à être heureux... (A Hortense.) Ça vous regarde ça, mam'selle Hortense... c'est votre devoir... mais je vous connais, vous vous en acquitterez bien.

JULIEN.

J'en répons, mon père; et maintenant il ne peut plus y avoir de malheur pour nous, puisque nous ne serons plus séparés.

AIR : Les dentelles de Bruxelles (de Strauss).

ENSEMBLE.

Ici que l'on est bien ensemble!

Ah! que chaque jour ressemble

A ce beau jour qui nous rassemble!

Le ciel fait luire en notre cœur,

Après tant de chagrin, un rayon de bonheur.

HORTENSE et JULIEN.

Douce espérance,

Vers toi d'avance

Mon cœur s'élance

Avec transport.

LAMBERT.

Enfans, courage!

Non, plus d'orage,

Plus de naufrage.

Nous somm's au port.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ici que l'on est bien ensemble, etc.

SCÈNE IX.

HORTENSE, JULIEN, PIERRETTE, accourant, LAMBERT.

HORTENSE, avec joie.

Ah! Pierrette!

JULIEN, de même.

Te voilà!

LAMBERT.

Eh bien! ce portefeuille?

PIERRETTE, essouffée.

Je reviens comme je suis partie, rien, absolument rien!...

TOUS LES TROIS.

Que dis-tu?

HORTENSE.

Mais as-tu bien cherché?

PIERRETTE.

J'ai tout remué, tout bousculé, pas plus de portefeuille que d'sus ma main.

HORTENSE.

O ciel!

LAMBERT.

Il ne peut pourtant pas s'être envolé!

JULIEN.

Mais qu'est-il devenu?...

LAMBERT.

Ce qu'il est devenu? (Réfléchissant.) Je crois le deviner... Celui qui a autant d'intérêt à le faire disparaître que toi à le posséder, a eu le temps de le découvrir depuis trois mois, et il s'en sera emparé!

HORTENSE.

Quoi! vous penseriez que mon père?...

LAMBERT.

Je pense, mam'selle, qu'avant notre arrivée ses mesures étaient bien prises, sans cela il n'aurait pas eu la parole si haute, hier au soir, et il ne nous aurait pas chassés du château avec tant d'arrogance.

JULIEN.

Oui, mon père, oui, vous devez avoir raison... plus d'espoir!

HORTENSE.

Plus d'espoir!

LAMBERT.

Non, car ce portefeuille, nous ne le reverrons plus!... Ainsi, mes enfans, adieu nos projets d'avenir, nos rêves de bonheur.

HORTENSE.

Mais, mon Dieu! à présent que dois-je faire?

LAMBERT.

Votre devoir... vous séparer de Julien et retourner à l'instant même au château.

JULIEN.

Que dites-vous?

LAMBERT.

Il le faut!

HORTENSE.

Mais, monsieur Lambert, est-ce donc quand Julien est malheureux que je puis me séparer de lui?... Oh! non, non, moi la cause involontaire de sa ruine, je ne puis être coupable en demandant à partager son infortune.

LAMBERT.

Et pourtant vous le seriez, mam'selle, car vous résisteriez à la volonté de votre père.

JULIEN.

Quoi! vous exigeriez?...

LAMBERT.

Je l'ordonne.

Air : Epoux imprudent, fils rebelle.

J'en conviens, l'arrêt est sévère;
Mais s'y soustraire c'est vouloir
Se révolter contre son père,
Et c'est désertier son devoir;
Oui, c'est désertier son devoir.
La discipline est un' puissance
Qui régit chaque ag', chaque état,
Et l'enfant, comme le soldat,
Lui doit toujours obéissance.

PIERRETTE, à part.

Parle-t-il bien mon oncle, pour un troupière!

LAMBERT.

Ainsi, mam'selle, vous devez savoir ce qu'il vous reste à faire: Pierrette va vous conduire au château.

(Pierrette entre dans la ferme.)

JULIEN.

Pour accomplir un mariage qu'elle déteste!... je ne puis, je ne dois pas y consentir.

LAMBERT, avec force.

Mais, malheureux, crois-tu donc que je ne

souffre pas autant que toi?... tout à l'heure n'as-tu pas été témoin de ma joie quand je vous croyais réunis pour toujours?... j'étais heureux de votre bonheur... et maintenant, peux-tu douter de ce qu'il m'en coûte pour vous séparer?... Mais l'honneur le veut, et nous devons nous soumettre à son arrêt.

JULIEN.

Non... non, un tel sacrifice est impossible!

LAMBERT, s'emportant.

Oserais-tu donc me désobéir?...

JULIEN.

Mon père!...

HORTENSE.

Julien, il faut nous séparer.

JULIEN.

Vous aussi, contre moi?

HORTENSE.

M. Lambert a raison, je ne peux rester plus long-temps auprès de vous, ce serait appeler sur nous deux le blâme du monde, et peut-être plus encore...

LAMBERT.

Bien, mam'selle, donnez-lui l'exemple du courage... Nous, Julien, rendons-nous aux forges de Morincourt.

Air : Quand j'étais en si doux servage.

Ton ami, ton père t'en conjure,
Partons, allons, suis-moi, Julien.

JULIEN.

Ah! pour mon cœur quelle torture!

HORTENSE.

Quel sacrifice pour le mien!

La raison vient à mon secours.

JULIEN.

Hortense, à moi pensez toujours!

LAMBERT.

La raison vient à leur secours.

HORTENSE.

Julien, à moi pensez toujours!

ENSEMBLE.

Toujours!

Toujours!

(Julien et Lambert sortent par la droite au fond.)

SCÈNE X.

HORTENSE, seule.

Non, je ne retournerai pas au château... puisque je ne puis être à Julien... un autre ne sera pas mon époux... mais moi, pauvre jeune fille, seule, sans appui contre la persécution... que devenir?... où aller?... à qui demander un asile?... Ah! mais j'y songe... Germaine, ma bonne nourrice, elle me recevra avec joie... cachée près d'elle, je pourrai me soustraire à ce mariage que l'on m'impose... celle qui a pris soin de mon enfance ne me trahira pas.

SCÈNE XI.

HORTENSE, PIERRETTE, arrivant par la gauche.

PIERRETTE.

Me v'là, mam'selle... Êtes-vous prête à rentrer au château ?

HORTENSE.

Au château ?... non ; c'est au village de Mareuil que je vais me rendre.

PIERRETTE.

A Mareuil, tiens, et pourquoi donc ça ?

HORTENSE.

Tu le sauras. Je puis compter sur ta discrétion ?

PIERRETTE.

Pardine ! bien sûr... je serai muette comme une cloche qui a perdu son battant.

HORTENSE.

Tu m'accompagneras, n'est-ce pas, ma bonne Pierrette ? car j'ai besoin de ton bras... tant d'émotions ont épuisé mes forces.

PIERRETTE.

C'est qu'il y a une fièvre trotte d'ici à Mareuil... et si vous êtes déjà fatiguée...

HORTENSE.

N'importe, j'aurai du courage...

PIERRETTE.

Ah ! mon Dieu... qu'est-ce que j'aperçois donc à la sortie du petit bois... C'est M. Vésinet avec sa canne... y se rend au château.

HORTENSE.

Pour me conduire à l'autel ! Cache-moi, cache-moi !

PIERRETTE.

Entrez dans la ferme.

HORTENSE.

Oh ! non, on viendrait m'y chercher... trouve-moi une autre retraite.

PIERRETTE.

Mais où ça, mon Dieu, où ça... ah ! là, de l'autre côté du ravin... dans la cabane où je couche quand mes moutons sont parqués... il y a un bon matelas ; vous pourrez même y reposer tranquillement en attendant que le danger soit passé.

(Musique jusqu'à la fin de la scène.)

HORTENSE.

Oui... viens... viens, partons...

PIERRETTE, conduisant Hortense.

Appuyez-vous sur moi... surtout prenez garde en passant sur le pont... il n'est pas solide... Là, ne mettez pas le pied sur le tronc d'arbre, il est mal attaché, marchez sur la planche : c'est ça... à présent, entrez dans la cabane... je viendrai vous y rechercher à la nuit tombante.

HORTENSE.

Du silence surtout...

(Elle entre dans la cabane.)

PIERRETTE.

N'ayez donc pas peur ; mettez mon manteau sur

vous, ça vous tiendra chaud... (Traversant le pont.) Mais j'y pense... pour plus grande sûreté, retirons cette planche. (Elle tire la planche qui tombe dans l'eau.) Pouf ! la v'là dans le ravin... Ah ! ben, tant pire ! je la repêcherai plus tard ; à c't'heure il ne reste plus que le tronc d'arbre, celui qui s'aviserait de passer dessus pourrait bien se casser le cou. (Elle disparaît par la droite.)

SCÈNE XII.

VÉSINET, PIERRETTE.

VÉSINET, d'abord seul.

Me voilà en magnifique tenue de marié !.. remis à neuf des pieds à la tête... je vais produire sur ma future un effet monstre... Mon Hortense, tu m'attends ! ne t'impatiente pas, chère amie, ton époux va voler vers toi. (Il se dirige du côté du château et s'arrête tout à coup.) Oh !... quest-ce que je sens... une révolution dans mes bretelles... bon ! elles sont cassées ! que devenir ?... un marié ne peut pas se présenter devant M. le maire sans bretelles... ce serait par trop décollé... O mon étoile, tire-moi de cet abîme !... (Apercevant Pierrette.) Pierrette, ma bonne Pierrette, ma vie est entre tes mains.

PIERRETTE.

Ah ! mon Dieu !... qu'est-ce qui vous est donc arrivé ?..

VÉSINET.

Aurais tu une paire de bretelles à me prêter ?

PIERRETTE.

Moi ?... oui.

VÉSINET.

Villageoise, tu es mon bon ange...

PIERRETTE.

J'ai celles de ma hotte.

VÉSINET, désappointé.

Les bretelles de sa hotte... Autre idée... Écoute, jeune fille.. à l'entrée du village il existe une boutique peinte en vert... c'est un débit de tabac : tu t'y introduiras et tu demanderas une paire de bretelles.

PIERRETTE.

Ah ! oui, chez M^{me} Bonissant la mercière ?

VÉSINET.

Va, cours, il me la faut à prix d'or... Voilà quarante sous, le reste est pour toi... ne perds pas de temps.

PIERRETTE.

J'vas courir, soyez tranquille... je comprends que vous n'êtes pas à votre aise.

(Elle sort par la droite.)

SCÈNE XIII.

VÉSINET, seul.

En voilà une position excentrique et embarrassante un jour de noces !... heureusement que j'ai ma canne... ça me donne une contenance... Qu'est-ce que je vais faire en attendant mes bretelles ?.. Si je charmais mon loisir en faisant un appel à mes inspirations poétiques ? C'est ça, faisons un troisième couplet à ma romance, je le chanterai à table, au dessert.

(Il s'assied à droite sur le banc du saule et transcrit sur son calepin au fur et à mesure qu'il compose.)

(Composant.) Pour mon Hortense...

(Parlé.) Non, pas pour mon Hortense.

(Fredonnant.) J'ai mon Hortense !

(Parlé.) A la bonne heure, voilà le véritable dénouement... je la possède ; donc, j'ai le droit de dire :

(Chantant.) J'ai mon Hortense !
 Mon cœur dérangé, ravagé,
 Dans la douleur et la souffrance
 Enfin n'est plus plongé, car j'ai,
 J'ai mon Hortense. (bis.)
 (Il se lève.)

Oui, mais je n'ai pas de bretelles... et cette Pierrette qui ne revient pas !

SCÈNE XIV.

VÉSINET, LAVAUPIÈRE.

LAVAUPIÈRE, vivement.

Ah ! vous voilà, mon cher Vésinet... j'ai une fâcheuse nouvelle à vous apprendre.

VÉSINET.

Qu'est-ce donc, beau père ?... encore un événement !

LAVAUPIÈRE.

Ma fille a disparu !

VÉSINET.

Disparu !... Ah ! ça mais je suis donc décidément la victime du destin ?... tout me manque à la fois... ma future et mes....

LAVAUPIÈRE.

Mon gendre, je soupçonne.

VÉSINET.

Ah ! vous avez des soupçons ?

LAVAUPIÈRE.

On a vu Hortense du côté de cette ferme.

VÉSINET.

Comment... est-ce que vous croyez que ce Lambert et ce Julien ?..

LAVAUPIÈRE.

Oui, ce sont eux que j'accuse... j'ai fait prévenir l'autorité... malheur à eux s'ils sont coupables !...

VÉSINET.

Oui, malheur à eux !

LAVAUPIÈRE.

Entrons dans la ferme, c'est sans doute là que nous allons la trouver...

VÉSINET.

Oui, entrons !

(Au moment où ils se disposent à entrer dans la ferme, on entend la voix de Lambert au dehors.)

SCÈNE XV.

VÉSINET, LAVAUPIÈRE, LAMBERT, JULIEN.

LAMBERT.

Mille tonnerres !... des gendarmes à nos trousses !...

JULIEN, à Lavaupière.

Monsieur... qu'est-ce que cela signifie ?... on nous empêche de poursuivre notre chemin, et cela par votre ordre ?

LAVAUPIÈRE.

Oui, messieurs.

LAMBERT.

Et de quel droit, s'il vous plaît ?

LAVAUPIÈRE.

Mes droits sont ceux d'un père qui poursuit les ravisseurs de son enfant.

LAMBERT.

Une pareille accusation contre nous !

LAVAUPIÈRE.

Ma fille est ici... on l'y a vue...

JULIEN.

En effet, monsieur, elle y est venue.

VÉSINET.

Ah ! vous en convenez ?

LAMBERT.

Mais par mes conseils elle est retournée au château.

LAVAUPIÈRE.

C'est un mensonge !

LAMBERT et JULIEN.

Un mensonge !

LAVAUPIÈRE.

Oui, car elle n'y a pas reparu... Maintenant et pour la dernière fois, je vous ordonne de ne pas soustraire plus long-temps ma fille à l'obéissance paternelle.

LAMBERT.

Et moi, pour la dernière fois, je vous répète qu'elle n'est pas ici.

LAVAUPIÈRE.

Eh bien ! je n'ai plus de ménagemens à garder...
la justice me répondra de vous jusqu'à ce qu'Hortense me soit rendue.

LAMBERT.

Des menaces !

LAVAUPIÈRE.

Et vous allez en connaître les effets.
(Musique. Ils font un mouvement pour sortir, Hortense endormie sort de la cabane et se dirige vers le pont.)

TOUS.

La voici !

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, HORTENSE.

VÉSINET.

Eh mais... elle dort...

JULIEN.

Elle va traverser le pont.

LAMBERT.

Mais la planche est ôtée !... elle est perdue !

JULIEN.

Je cours...

LAMBERT, le retenant.

Halte-là... silence !...

TOUS.

Silence ! (Hortense traverse le pont en marchant sur l'arbre, elle gagne l'autre côté du précipice. — A voix basse.) Elle est sauvée !

HORTENSE, après une pause lorsqu'elle est arrivée en scène.

Julien, puisque tout est fini entre nous... puisque vous m'avez remis mon bracelet... gage de mon amour... j'ai à mon tour uné restitution à vous faire... vous savez le portefeuille?...

TOUS.

Le portefeuille.

LAMBERT, à Lavaupière qui fait un pas pour éveiller sa fille.

Arrière ! arrière !... marquons le pas, et pas un mot.

HORTENSE.

Il était bien gardé.

(Elle monte les degrés de la chapelle ; puis s'arrête et chante :

Ain nouveau de M. Thys.

Personne ne nous regarde :

Ce portefeuille précieux

Est là, je l'ai mis sous la garde

De la patronne de ces lieux.

(Grand silence à l'orchestre pendant lequel Hortense cherche le portefeuille qu'elle retrouve derrière la statue de la Vierge : alors elle descend lentement les degrés de

la chapelle et tend le portefeuille de la main droite comme pour le remettre à Julien.)

Prenez ce dépôt tutélaire

Qui va changer votre avenir :

Je ne suis plus dépositaire

Que d'un amour qui me fera mourir.

(Julien saisit le portefeuille et le remet immédiatement à Lambert. Hortense, toujours endormie, s'agenouille sur les degrés de la chapelle).

LAMBERT, à Lavaupière, après avoir tiré les papiers du portefeuille.

Tenez... les voilà ces titres : reconnaissez-vous à présent Julien pour le fils et l'héritier du marquis de Morange ?

LAVAUPIÈRE.

Oui, tous mes biens lui appartiennent... Je suis ruiné.

LAMBERT.

Pas encore si vous consentez au mariage de ces enfans.

LAVAUPIÈRE.

Puisqu'il s'agit du bonheur de ma fille, j'y consens.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, PIERRETTE, LE CHOEUR.

CHOEUR, avec accompagnement de la cloche.

Reprise de l'air de la scène cinquième.

C'est la cloche du presbytère

Qui de l'hymen nous donne le signal ;

Sa voix appelle à la prière

Tous les témoins du serment nuptial.

HORTENSE, s'éveillant.

Que de monde !... où suis-je ?...

JULIEN.

(Parlé.) Dans les bras d'un époux !

(Nouveaux sons de cloche.)

VÉSINET.

Eh bien ! qu'est-ce qu'ils font ? encore ces cloches !

LAMBERT.

C'est l'annonce du mariage de Julien et d'Hortense.

VÉSINET, à part.

Pauvre enfant ! elle qui m'aime... comme on la sacrifie !...

CHOEUR.

C'est la cloche du presbytère, etc., etc.

HORTENSE.

Son timbre ce matin encore

Jetait de l'effroi dans mon cœur ;

Mais maintenant sa voix sonore

Porte avec elle le bonheur.

CHOEUR.

C'est la cloche du presbytère, etc.

FIN DU SECRET DU SOLDAT.